

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XIII — N° 3
DÉCEMBRE 1934

SOMMAIRE

Les débuts littéraires de Georges Eekhoud (Communication adressée à l'Académie par M. Gustave Vanwelkenhuyzen).	111
Le Musée de la Littérature (Lecture faite à la séance du 10 novembre 1934, par M. Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel)	144
Arnold Goffin (Discours prononcé par M. Alphonse Bayot, Directeur).....	155
Chronique	158
Décès	158
Elections	158
Condoléances	158
Prix	158
Concours.	159
Hommages	159
Le Prix Albert Counson.....	160
Les Théâtres de Comédie.....	160
Ouvrages reçus	161

Les débuts littéraires de Georges Eekhoud

(Communication adressée à l'Académie par M. Gustave VANWELKENHUYZEN).

I

Fin 1878. Eekhoud a vingt-quatre ans (1). C'est un gars robuste et sanguin, large d'épaules, dont les façons un peu distantes, le mutisme, les brusqueries, les joies bruyantes et brèves, cachent mal une nature généreuse et aimante, un cœur avide de justice et de liberté. Il vit à Anvers, sa ville natale, auprès de sa grand'mère maternelle, Mme Veuve Louis Oedenkhoven. Le salon de l'aimable vieille dame s'ouvre aux peintres et aux musiciens de la jeune école, amis de son petit-fils. Celui-ci fréquente assidûment les deux artistes flamands, Émile Claus et Théodore Verstraete, dont les toiles sont encore peu recherchées. Il déchiffre la musique de Weber, Beethoven, Schumann, Bizet, Wagner, et, naturellement, il sème dans ses propos des termes et des images que lui fournit l'art de ces maîtres.

Mais la poésie le passionne bien plus encore. Grâce à la générosité de l'aïeule, il a pu faire paraître coup sur coup deux volumes de vers : *Myrtes et Cyprès*, en 1877, les *Zigzags poétiques*, en 1878. Ces poèmes, au bas desquels s'inscrivent des noms de villes et des dates, retracent les successives étapes d'une adolescence exaltée, dévorée de mélancolie romantique. Le poète lui-même, parlant de ses vers, avouera : « Ils m'ont suivi dans les pérégrinations de

(1) Il est né, « au cœur du vieil Anvers », le 27 mai 1854. *Souvenirs*, par G. Eekhoud, dans la *Belgique artistique et littéraire*, 1^{er} mars 1914.

ma vie de jeune homme, dont ils composent pour ainsi dire jusqu'à présent le journal significatif... » (2).

Aussi, à le feuilleter, ce journal, on retrouve sans peine les lieux qu'Eekhoud a visités. Soleure 1866, Bellinzona 1867, Bienne 1868, Meiringen 1870, Lausanne 1871 : l'orphelin, que son oncle et tuteur a envoyé au collège, à Grenchen, en Suisse, profite des vacances pour accompagner, dans leurs voyages, ses compagnons d'étude. Arrêté aux bords du lac qu'a célébré Jean-Jacques, il s'évertue à chanter, sur le mode lamartinien, ses premières et fugaces amours.

Tête de Flandre, 20 août 1871 : rentré au pays, le futur chantre de la *Nowelle Carthage*, salue, de l'autre rive,

« Anvers et ses clochers, sa cathédrale telle
Qu'on en prendrait la tour pour un mont de dentelle;
Anvers et ses chantiers, ses quais tumultueux,
Ses matelots hâlés dans leurs habits poudreux ».

Mais le tuteur, homme de sens pratique, coupe court à cet enthousiasme improductif. Bruxelles 1873 : son pupille, qu'il a vainement tenté d'intéresser au commerce, est maintenant élève à l'Ecole militaire. Pas pour longtemps d'ailleurs, car ses maîtres — et parmi eux le modeste et bienveillant Charles De Coster — ont tôt fait de constater que la carrière des armes ne lui convient guère plus que celle des affaires. Seule une aventure héroï-comique marque sa vie de soldat : un jour, pour une futilité, il se prend de querelle avec un camarade et les deux jeunes gens, qui croient leur honneur engagé, se battent au sabre, nus jusqu'à la ceinture.

« Dimanche, le bois de la Cambre
Me verra content et vengé,
A moins qu'à l'honneur outragé
Je n'ajoute le deuil d'un membre... » (3).

(2) *Myrtes et Cyprès*, préface, p. 5.

(3) *Zigzags poétiques, Un Duel (Souvenir de l'Ecole militaire)*. Son adversaire était Camille Coquilhat, le futur adjoint de Stanley au Congo. Pour d'autres détails, voir Fr. Nautet, *Histoire des lettres belges d'expression française*, t. II, p. 58.

Heureusement le fougueux et irascible élève-officier en fut quitte pour une légère blessure au coude.

Anvers 1874, Anvers 1875 : Georges, qui a atteint sa majorité, échappe à la rigide tutelle de son parent. Libre enfin, il mène joyeuse vie et dilapide en peu de temps l'héritage paternel.

Paris 1876 : le fils prodigue, mais sans doute peu repentant, a trouvé asile, à Anvers, auprès de son aïcule. C'est elle, l'excellente femme, qui l'envoie, avec un viatique, respirer l'air enivrant de Paris et chercher l'éditeur de son premier recueil de vers (4).

Les poèmes qui le composent datent-ils des événements qui les ont inspirés et le collégien a-t-il rimé de la sorte dès l'âge de douze ans ? On en peut douter. Cependant les naïvetés et les maladresses n'y sont pas rares et l'auteur, dans sa préface, déclare que ses vers « se sont amoncelés peu à peu dans le tiroir où (il) les jetait... » (5). Resté fidèle aux dieux de son enfance, à Byron, à Gœthe et aux romantiques français, sans doute s'est-il contenté de remanier ses meilleurs essais d'écolier ; ainsi revus, ceux-ci ne lui auront pas paru indignes de figurer à côté de pièces plus récentes.

* * *

Eekhoud, que n'inquiète pas pour l'instant le problème de la subsistance, pourrait s'isoler, insouciant et dédaigneux, dans sa tour d'ivoire. Mais rien n'est, en vérité, plus contraire à son humeur.

Dès l'abord, la ruche active et bourdonnante du journal l'a séduit. Entré naguère, dans un moment de gêne, comme aide correcteur au *Précurseur* — il y gagnait alors cinquante francs par mois ! (6) — il se vante d'être aujourd'hui le critique en titre de la feuille anversoise. Le premier numéro

(4) *Belgique artistique et littéraire*, 1^{er} juin 1914, article cité.

(5) *Myrtes et Cyprès*. Préface, p. 5.

(6) Fr. Nautet, ouvr. cité, t. II, p. 60.

de la *Revue artistique* (8 juin 1878) insère ses vers et sa prose. Dans une « Causerie littéraire », qui se prolonge à travers plusieurs numéros, le jeune Aristarque développe avec assurance ses « Considérations sur la poésie française en Belgique ». Il est vrai qu'il n'en est plus à son coup d'essai : dès l'âge de dix-neuf ans, n'avait-il pas donné au *Précurseur*, sans le signer, un feuilleton enthousiaste sur le poème des *Quatre Incarnations du Christ* d'André Van Hasselt ? (7). *L'Artiste*, que Théodore Hannon dirige à Bruxelles, lui ouvre à son tour ses colonnes (8).

Passionné d'art et de littérature, il assiste aux réunions d'un groupe d'avant-garde, le Cénacle, où quelques jeunes d'esprit combatif déclarent la guerre aux vieilles doctrines et conspirent la ruine des vieilles gloires. Mais, en dépit de bruyantes affirmations, ces prétendus novateurs paraissent encore bien hésitants (9). Eekhoud d'ailleurs ne songe pas à méconnaître l'œuvre accomplie par les aînés.

En août 1877, il participe au Congrès littéraire d'Anvers. A l'initiative d'Eugène Van Bommel, le directeur de la défunte *Revue trimestrielle*, on y décide la création d'une société de littérateurs belges. Eekhoud figure, aux côtés de Charles Potvin, Emile Leclercq, Emile Greyson et Gustave Frédéric — les sommités du moment — parmi les membres du comité chargés de rédiger les statuts de la future association. A la fin de la même année, *l'Union littéraire belge* est définitivement constituée et le jeune poète, « pour obliger Van Bommel » (10), a accepté d'en être le secrétaire.

Société nullement exclusive, *l'Union* accueille tous les écrivains et amateurs de lettres, de langue française ou flamande.

(7) Voir des allusions à cette étude dans la *Revue artistique*, 22 juin 1878. *André Van Hasselt*, par G. Eekhoud.

(8) *L'Artiste*, 30 novembre 1878. Il s'agit d'un sonnet de G. Eekhoud, intitulé *le Revolier*, qui figurera dans le recueil des *Pittoresques*.

(9) Lettres de G. Eekhoud à Th. Hannon.

(10) *Mercury de France*, 15 avril 1920. *Témoignages et souvenirs. Théodore Hannon* (1851-1916), par G. Eekhoud.

A côté de quelques esprits assurément distingués, on y rencontre « ceux qui n'ont rien écrit et bien d'autres qui auraient mieux fait de ne rien écrire » (11). Comment s'étonner dès lors que, groupant 90 membres à sa fondation, le cercle en vienne à compter, fin 1879, environ six cents adhérents ! C'est un succès, mais un succès sur la qualité duquel on peut se montrer sceptique. Les réunions ont lieu, une fois par mois, le dimanche après-midi, dans une salle du Palais de la Bourse, à Bruxelles; on s'y occupe de littérature, comme il est naturel; mais, après d'austères lectures et de non moins austères débats, la tradition reprend ses droits et de joyeuses agapes viennent à point couronner la journée ! C'est au cours de ces séances que Georges Eekhoud fait la connaissance de Rodenbach et de Lemonnier; c'est là encore qu'il rencontre Théodore Hannon, avec qui il allait se lier bientôt d'une profonde et durable amitié.

En vérité, les familles des deux jeunes gens se connaissaient depuis longtemps lorsqu'eux-mêmes se virent pour la première fois aux assemblées de l'*Union littéraire*. La mère de Georges, morte alors que l'enfant n'avait que six ans, avait été l'amie intime de la mère de Théo (12); cette dernière devait accueillir avec joie l'ami de son fils qui lui rappelait le souvenir de la disparue.

Mais d'autres raisons expliquent l'entente et la sympathie réciproque des deux poètes. Et tout d'abord, sans nul doute, leur commune passion de la poésie. En 1876, un an avant que parussent *Myrtes et Cyprès*, Hannon avait publié, à Bruxelles, les *Vingt-quatre Coups de Sonnet*, un recueil de vers, d'allure parnassienne, dont la veine était hardiment réaliste. Mais plus encore que l'audace ou la grivoiserie des sujets, Eekhoud appréciait, semble-t-il, l'habileté technique de son aîné. « Cette poésie travaillée à outrance n'est peut-être pas à prêcher, à recommander aux jeunes poètes », écrivait-il à propos de Hannon. Il

(11) *Revue artistique*, 22 novembre 1879. *La poésie française en Belgique et les Pittoresques de M. G. Eekhoud*, par Louis van Keymeulen.

(12) *Mercur de France*, article cité.

me semble cependant qu'il n'est jamais mauvais de connaître son métier à fond. Pourvu qu'à force de recherches métriques la pensée ne soit pas perdue ou étouffée, (...) je ne condamnerais jamais une rime opulente, une expression choisie dans le vocabulaire qui n'est pas celui de tout le monde » (13).

Les deux amis échangent fréquemment des vers, sur lesquels l'un et l'autre avec franchise donnent leur avis. Hannon joint quelquefois à ses envois une eau-forte ou un tableau qu'il vient d'achever.

Leurs caractères s'accordaient heureusement : Hannon était un joyeux drille, un peu bohème, franc du collier, aimant le calembour, les propos lestes et les conquêtes faciles; Eekhoud, quoique plus rude au premier abord, contenait mal les élans d'une âme enthousiaste, fougueuse et droite. Son compagnon le définit plaisamment dans ces lignes : « Eekhoud évoque le souvenir de ces fruits à piquante enveloppe dont il faut écarter les aiguillons au risque de se blesser les doigts, mais dont la chair savoureuse, une fois conquise, n'en a que plus de prix ! » (14).

Le jeune Anversoïis, de son côté, reconnaît le plaisir qu'il trouve à fréquenter le brave et spirituel Théo, capable, selon lui, de dérider les plus moroses : « Tu es de ceux que je me réjouis de connaître, lui écrit-il, fin 1880. Puis, tu as une façon stoïque et railleuse de prendre la vie qui fait un heureux contraste avec mon hypocondrie. A deux nous représentons assez bien Héraclite et Démocrite » (15). En réalité, chacun d'eux n'était ni tellement sombre, ni tellement joyeux, qu'il cherchait à le paraître.

Mais la bêtise ou la médiocrité du prochain aiguillonnaient inmanquablement leur causticité railleuse; ils s'entendaient pour dauber sur « les gens graves ou un tantinet raseurs » de l'Union littéraire, cette bonne société qu'ils n'appelaient

(13) *Revue artistique*, 9 novembre 1878. *Considérations sur la poésie française en Belgique*.

(14) *La Chronique*, 13 juillet 1892. *Causerie*, par Hannonyme (à propos du *Cycle patibulaire*).

(15) Lettre à Hannon, 10 décembre 1880.

plus entre eux que « l'Oignon littéraire » depuis que Théo l'avait ainsi baptisée (16). Potvin promettait-il d'y lire, au cours d'un banquet, des vers d'Eekhoud, les deux amis se réjouissaient à l'avance, s'imaginant entendre l'austère et sourcilleux critique débiter d'un ton solennel les poèmes les plus libres (17). Après les séances, ils allaient se délasser dans quelque « boui-boui » où les rencontres étaient à coup sûr plus variées et les conversations moins empruntées (18). Ils regagnaient dans la nuit le faubourg d'Ixelles et rentraient au logis, rue de la Vanne, où les accueillait une mère indulgente (19).

A son tour, Hannon venait voir Eekhoud à Anvers. « Nous battions ensemble les quartiers du Port, raconte ce dernier (19). C'est d'une de nos journées les plus mouvementées au cœur du vieil Anvers maritime que Hannon devait commémorer un épisode dans *Vierges Byzantines*, le poème à moi dédié, et un des meilleurs de ses *Rimes de Joie* ». Lorsque, un peu plus tard, Georges ira se fixer à Cappellen, petite bourgade de la plaine campinoise, au nord d'Anvers, son ami plus d'une fois viendra l'y voir, au retour de ses nombreux voyages. Car, durant ces années, Hannon séjourne tantôt sur la côte belge, tantôt en Ardenne, tantôt encore, et fréquemment, dans le Midi de la France. Eloignés, les deux jeunes gens s'écrivent de longues lettres, où ils se racontent leur existence et se confient leurs espoirs, leurs déceptions, leurs doutes, leurs enthousiasmes. Cette correspondance ne devait s'arrêter qu'en 1881, lors de l'installation définitive d'Eekhoud à Bruxelles.

Beaucoup plus tard, à la mort de son camarade, l'auteur des *Kermesses* rappellera avec émotion l'histoire de leur rencontre et de leurs affectueux rapports (20). Les lettres de Théo que nous livre son étude, rapprochées des lettres,

(16) *Mercur de France*, article cité.

(17) Lettre à Hannon, 28 février 1879.

(18) Lettre à Hannon, 31 décembre 1880 (?).

(19) et (20) *Mercur de France*, article cité.

inédites encore ⁽²¹⁾, que lui-même adressait en ce même temps à son ami, permettent, comme on va voir, d'entrer plus avant dans l'intimité des deux poètes. En outre, la lecture de ces pages autographes — et c'est là sans doute leur principal attrait — aide à fixer plus nettement, dans un passé déjà lointain, la curieuse figure du jeune Georges Eekhoud.

* * *

Dès 1878, celui-ci ne manque pas de remarquer qu'un art nouveau tend à supplanter l'idéal littéraire auquel lui-même n'a cessé jusqu'alors de sacrifier. « La formule romantique a fait son temps, déclare-t-il dans un de ses articles de critique ⁽²²⁾, la poésie cherche une voie nouvelle, le barbare d'hier est devenu le classique, le poncif d'aujourd'hui ». Lui qui, cinq ans auparavant, avait fait un éloge enthousiaste d'André Van Hasselt, juge assez sévèrement le poème des *Quatre Incarnations du Christ*, où, dit-il, on chercherait en vain « le feu sacré, l'émotion communicative de l'âme du poète » ⁽²³⁾. Quant au solennel Charles Potvin, sur qui pleuvront dru les quolibets et les impertinences des *Jeune Belgique*, il ne craint pas de signaler son prosaïsme, la forme surannée et la faiblesse de ses vers ⁽²⁴⁾.

Les séjours qu'il vient de faire à Paris et à Barbizon, les conversations des peintres qu'il a coudoyés dans ce dernier milieu, n'ont pas peu contribué sans doute à élargir son horizon. Ses lectures aussi — il lit ou relit, un peu au hasard, Taine, Renan, Flaubert, Balzac, les Goncourt, Baudelaire ⁽²⁵⁾ — expliquent la liberté de son jugement, l'audace avec laquelle il dénonce les fausses gloires nationales.

⁽²¹⁾ Conservées à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale, de Bruxelles : 15 pièces autographes.

⁽²²⁾ *Revue artistique*, 8 juin 1878. *Considérations*, etc.

⁽²³⁾ *Ibidem*, 22 juin 1878. *Considérations...*, II.

⁽²⁴⁾ *Ibidem*, 6 juillet 1878. *Considérations...*, III.

⁽²⁵⁾ Maurice Bladel, *L'œuvre de G. Eekhoud*, Bruxelles, Renaissance d'Occident, 1922, p. 13.

Il croit « le moment bien choisi pour faire la guerre à tout ce qu'il y a (en Belgique) de terne, de conventionnel, de froidement et ennuyeusement correct... » Il s'élève avec force contre l'académisme et condamne le règne de la littérature officielle et poncive. « Nous devons, déclare-t-il avec assurance, avoir surtout en vue le nerf, le fond, la création, l'originalité aussi bien dans la forme que dans la pensée, le sceau individuel enfin. Plutôt une certaine exubérance, une sève débordante propre au renouveau de toutes choses, aux saisons comme aux littératures, qu'une anémie, une stérilité, une langueur sempiternelle » (26).

Il suit dans les journaux le mouvement littéraire français et se passionne pour les luttes qui se livrent, à Paris, autour des théories naturalistes. « L'affaire Zola continue », annonce-t-il à Théo Hannon, dans une lettre du 8 janvier 1879. Et il s'informe : « As-tu lu l'article Scherer dans le *Temps* ? Scherer cherche la petite bête, il est à l'affût de la faute de français. Triste moyen de réfutation. Quel est l'auteur de quelques volumes nerveux qui n'ait quelques peccadilles, quelques ruptures de syntaxe sur la conscience ? Et Claretie, le doux, le divin Claretie des salons, qui fait des *Mouvement Parisien* à l'eau de rose dans l'*Indépendance*. Il essaie aussi de l'éreintement dans sa dernière chronique de quinzaine ; mais c'est timide et ganté, puis le doux chroniqueur se met à la remorque de Scherer ».

Pour permettre à son ami d'en juger, il joint à sa lettre l'article en question ; de même, un peu plus tard, il lui adresse une critique de Zola, publiée dans le *Voltaire*, à propos de la représentation de *L'Assommoir* à l'Ambigu (27).

Nul doute qu'à ce moment Eekhoud ne se sente séduit par l'esthétique naturaliste. L'influence de Hannon ne paraît d'ailleurs pas étrangère à son évolution. Pour rassurer son compagnon, qui s'est inquiété de n'avoir plus reçu de ses nouvelles, le jeune poète lui écrit : « Non, mon ami, je ne

(26) *Revue artistique*, 8 juin 1878. *Considérations...*, I.

(27) Lettre du 28 février 1879.

suis pas mort, ni pour le style épistolaire, ni pour le naturalisme, ni pour toi surtout. Je suis paresseux, horriblement paresseux... » (28).

Son admiration pour Zola, il va chercher à l'expliquer dans une longue suite d'articles, publiés par la *Revue artistique*. Le lecteur, déclare-t-il d'abord, a trop souvent jugé l'écrivain d'après une de ses œuvres, *l'Assommoir*, qui n'est à vrai dire qu'un fragment de la grande fresque des Rougon-Macquart. « Que diriez-vous d'un critique musical qui, chargé d'apprécier la partition d'une symphonie, s'acquitterait de sa tâche en n'ayant pris connaissance que de la partie du basson ou du trombone ? » (29). Le jeune critique, qui se défend d'appartenir à aucune école, croit donc nécessaire de « pré-munir le public contre l'engouement déraisonnable autant que contre un parti pris hostile » (29).

Pour ce faire, il retrace la carrière de Zola, analyse ses œuvres, définit sa manière et cite, chemin faisant, les pages qui lui ont paru les meilleures : et l'on ne s'étonnera pas de lui voir préférer l'histoire des amours de Miette et de Silvère, dans la *Fortune des Rougon*; certaines évocations du *l'entre de Paris*; « les descriptions brillantes de luxe et de volupté élégante de la *Curée* » (30), ou encore « cette idylle adamique qu'on appelle la *Faute de l'abbé Mouret* » (30).

Quoi qu'en aient dit ses adversaires, l'auteur des Rougon-Macquart ne se complaît pas dans la peinture des choses laides ou brutales. *L'Assommoir* et *Nana* sont des exceptions dans cette œuvre prétendument immorale. La lecture des livres de Zola est en vérité bien moins dangereuse que celle des romans mondains d'Octave Feuillet et de George Sand. Et d'ailleurs, l'écrivain n'a-t-il pas affirmé à maintes reprises qu'il visait un but scientifique ? « On peut donc lui pardonner de soulever de temps à autre un pli du voile cachant

(28) Lettre du 16 juin 1879.

(29) *Revue artistique*, 7 juin 1879. *Emile Zola et son œuvre*, par G. Eckhoud.

(30) *Ibidem*, 8 mai 1880. *Emile Zola et son œuvre* (suite).

les dernières plaies morales et d'ouvrir une échappée discrète sur les terrains vagues et les dessous effrayants du vice...» (31).

Eekhoud cependant n'admire pas sans réserve. Il ne songe pas à cacher combien l'a déçu la lecture de la *Conquête de Plassans* : « C'est trop grimaçant, déclare-t-il avec franchise. Nous ne demandons pas un héros de roman à Zola, c'est-à-dire un être paré de toutes les vertus physiques et morales, mais du moins un homme en chair et en os, ayant quelque noble sentiment dans le cœur, quelque idée généreuse dans la cervelle » (32).

Si tout de même il prise fort le romancier, il n'a pour le critique qu'une assez faible estime : « Zola prêche mieux d'exemple que de parole. Ses feuilletons (dans le *Voltair*) manquent de couleur; il a la plaisanterie et le sarcasme lourds; il assomme mais ne pique pas » (33).

Enfin il ne peut admettre que l'auteur de *L'Assommoir* représente à lui seul toutes les aspirations littéraires de son temps : « Tout en rendant hommage à son génie, il y aura lieu de faire des réserves sur la prétention qu'il a d'être non seulement un des plus grands littérateurs — ce que je lui accorde — mais le seul écrivain du siècle — ce qui est non seulement inadmissible, mais encore maladroit et puéril chez un artiste qui s'est agréablement raillé d'Hugo et de son pontificat » (34).

Sans chercher à cacher ses sympathies pour la nouvelle école, le jeune critique veut faire profession d'éclectisme : « Si je ne professerai qu'une médiocre estime pour les classiques de la décadence en matière d'art ou dans le domaine de la littérature, de même que je n'aurai pas assez de dédain pour les impuissants qui donnent aujourd'hui une queue au romantisme, je vénérerai les chefs-d'œuvre des maîtres de l'antiquité et de la Renaissance, je relirai Corneille et je proclamerai Shakespeare, Schiller, Goethe et Victor Hugo,

(31) *Ibidem*, 17 janvier 1880. Art. cité.

(32) *Ibidem*, 24 avril 1880. Art. cité.

(33) *Ibidem*, 22 mai 1880. Art. cité.

(34) *Ibidem*, 7 juin 1879. Art. cité.

des gloires dont l'humanité ne saurait être trop fière. Si mes sympathies sont acquises à Millet et à Corot, je ne me croirai pas forcé pour ce motif de renverser le piédestal d'Eugène Delacroix. Et parce que j'ai conçu une admiration profonde pour Emile Zola, je ne trouverai pas celle-ci incompatible avec la vive émotion intellectuelle que je ressens à la lecture des romans de George Sand. C'est un mauvais système à mon avis de vouloir lapider les célébrités du passé avec les illustrations du jour. Dans l'art tout s'enchaîne. Et les novateurs d'aujourd'hui, qu'ils s'appellent réalistes, impressionnistes ou naturalistes, n'existent que grâce à leurs aînés les romantiques » (35).

Quoique Eekhoud, de son propre aveu, applaudisse plus volontiers aux efforts des maîtres contemporains, il prétend ne pas méconnaître l'œuvre des précédentes générations. « Je comprends, écrit-il, qu'on ait des préférences pour tel genre plutôt que pour un autre. Je suis le premier à y obéir. Et j'avouerais qu'enfant de la fin de ce siècle, mes affinités me portent vers les artistes de la dernière heure; que je suis le courant actuel auquel nous devons déjà des œuvres puissantes et originales; que je salue avec enthousiasme les nouveaux horizons ouverts à l'art et que ces mots : *modernité*, *naturalisme* dont on abuse pourtant (36) me montrent une source vivace de chefs-d'œuvre vers laquelle une soif ardente et enfiévrée m'attire. Mais ne soyons pas injustes pour ceux qui nous ont aplani la route » (37).

S'il défend contre un injuste discrédit les grands écrivains d'hier, le jeune poète semble renier son propre passé en condamnant sans recours les retardataires qui, à l'heure

(35) *Ibidem*, 21 juin 1879. *Silhouettes d'artistes contemporains*. Nicaise De Keyser, par G. Eekhoud.

(36) « Naturalisme, modernité », ce sont précisément les mots qui s'inscrivaient sur le frontispice de *l'Artiste*, gravé par Rops, et qui ralliaient, un an plus tôt, les collaborateurs de la revue de Théo Hannon.

(37) *Revue artistique*, 21 juin 1879. *Silhouettes d'artistes contemporains*.

actuelle, « rimailent d'après Boileau, ou soupirent d'après Lamartine, ou ricanent d'après Byron et Musset... » ⁽³⁸⁾. Il désavoue d'ailleurs également les impuissants qui se mettent à la remorque de Zola dans l'espoir de bénéficier de sa vogue.

Dès 1869, Camille Lemonnier, qu'inquiétait l'envahissement des modes littéraires de l'étranger, avait proclamé dans *Nos Flamands* : « Nous-mêmes ou périr ». Mot d'ordre que devaient recueillir, plus de dix ans après, les rénovateurs des lettres belges. « Soyons nous », telle sera l'impérative formule que reprendra, sans songer toujours à s'y conformer, l'audacieuse équipe des *Jeune Belgique*. C'est dans ce sens aussi que Georges Eekhoud, en 1880, conseillait ses compatriotes : « Je le répète *être soi-même* : telle devrait être la devise de quiconque veut entrer dans la carrière artistique et surtout y demeurer » ⁽³⁹⁾.

* * *

Le critique de la *Revue artistique* célèbre volontiers les écrivains et les peintres de la nouvelle école. Il se montre néanmoins plus réservé dans les articles qu'il donne au même moment au *Précurseur*. C'est qu'il lui faut user de prudence pour ne pas effaroucher son directeur, brave homme, mais homme d'affaires, uniquement soucieux de satisfaire les goûts immuables de son honnête et digne clientèle.

« Dans le *Précurseur*, confie Georges à son ami, je suis encore trop obligé d'user de ménagements à l'égard des médiocrités d'antan et d'à présent; j'ai bien le droit de prôner mes amis mais en n'abîmant pas trop nos ennemis pour cela; même de temps en temps je suis obligé, *horresco referens*, de citer des rapins en cheveux blancs dont ma cuisinière ne voudrait pas les croûtes dans son sanctuaire de poêlons et de marmites » ⁽³⁹⁾.

⁽³⁸⁾ *Revue artistique*, 22 mai 1880. *Emile Zola et son œuvre*.

⁽³⁹⁾ Lettre du 8 janvier 1879.

Aussi songe-t-il, au début de 1879, à fonder avec quelques amis peintres une petite feuille de combat, qui paraîtrait irrégulièrement, au hasard des événements. Son but ? « Nous défendre contre une grosse colère académique ou prendre l'offensive pour prévenir les tactiques des vieilles perruques » (40). Il convie naturellement Hannon à collaborer à ce journal, dont le premier numéro ne saurait tarder à paraître. « Point n'est besoin de te dire que les colonnes de cette *Lanterne* artistique te seront ouvertes à chaque fois que tu chercheras un déversoir pour tes indignations et tes haines » (40).

Le projet, d'abord assez confus, s'est peu à peu précisé et, grâce aux conseils de Hannon, a pris quelque ampleur. Fekhoud adopte le titre que son ami lui a proposé : *Le Naturalisme*, ainsi que le frontispice fantaisiste que le graveur lui destine. Il lui demande aussi d'obtenir la collaboration des écrivains français J. K. Huysmans et Henry Céard, qui précédemment envoyaient leur prose ou leurs vers à *L'Artiste*, de Bruxelles.

« À quatre nous aurions de quoi faire un journal agressif et coloré s'il en est (...). Nous publierons le *Naturalisme* dans le format-revue de *L'Artiste*, avec dessins, gravures, croquis (*sic*) dans le texte et eaux-fortes, photographies et hors-texte. Je t'assure que ce journal ferait un joli bruit dans le landernau (*sic*) perruque belge et français » (41).

On le voit, Fekhoud est plein d'ardeur à l'idée de la lutte qui se prépare. Hannon lui adresse, le mois suivant, le manifeste du journal, qu'il vient de rédiger. Mais comme il lui demande des précisions, le jeune chef se montre tout à coup hésitant. Les difficultés matérielles de l'entreprise lui ont-elles apparu ? Huysmans et Céard ont-ils refusé leur collaboration ? On ne sait. Toujours est-il que Georges propose de reculer la publication du premier numéro, le moment lui paraissant mal choisi.

(40) Lettre du 8 janvier 1879.

(41) Lettre du 3 mai 1879.

« J'ai songé que l'été est fort peu favorable au lancement d'un journal à tendances qui ne peut pas compter trop sur la curiosité de Messer Badaud. On a déjà tant à faire pour gagner le publicus aux œuvres modernes. Qu'est-ce donc lorsqu'on le flagelle sans crier gare ! Mon cher, le tout Belgique, autrement dit le tout province, nous force d'être opportuniste. Ce n'est pas encore le moment d'arborer hardiment son labarum et de s'écrier *in hoc signo vinces* » (42).

Suivent quelques réflexions encore sur l'apathie du Belge, qu'il vaut mieux, déclare-t-il, « gagner par la douceur » et enfin ces mots, qui ne laissent aucun doute sur l'abandon du projet : « C'est par nos œuvres que nous nous imposerons » (42).

II

Critique littéraire et poésie se partagent à ce moment l'activité de Georges Eekhoud. Les vers qu'il donne assez régulièrement, soit au *Précurseur*, soit à la *Revue artistique*, le poète songera bientôt à les réunir en un nouveau recueil.

Au début de 1879 en effet, il écrit à Théo Hannon — qui se trouve alors à Pau — pour lui annoncer que son volume des *Pittoresques* est achevé.

« Je viens de terminer mon monstre, mon bon. Ouf ! quel soulagement. Mais le grand embêtement, passe-moi l'expression, ne commence qu'à présent où il me va falloir devenir le censeur, le pédant de ma propre œuvre ; chercher moi-même la petite bête si je ne veux pas que d'autres la découvrent et la signalent pour moi, ce qui est toujours plus désagréable. C'est égal, je fais déjà recopier le tout ; je ferai faire deux, trois, quatre copies s'il le faut, si de trop grandes corrections se présentent ; je ferai tirer autant d'épreuves si les remaniements l'exigent, mais je veux me donner du moins avant la joie de voir réunis sur un beau papier blanc — auquel il ne manque que tes arabesques folles — ces pauvres poèmes presque tous modernes et

(42) Lettre du 16 juin 1879.

ultra réalistes. C'est une des épreuves de Jouaust ⁽⁴³⁾ que je t'enverrai et tu pourras alors lire mon monstre et écrire ta préface pour laquelle je te remercie fraternellement d'avance » ⁽⁴⁴⁾.

Eekhoud, on le voit, tout à la joie d'avoir mis le point final à ce nouvel ouvrage, avoue ingénument qu'il est impatient d'en recevoir les premières épreuves et qu'il va presser son éditeur. Il se rend fort bien compte toutefois qu'il lui faut revoir ces pièces avant de les soumettre au jugement de la critique et du public. Enthousiasme et appréhensions bien compréhensibles chez un jeune écrivain qui cherche le succès et que le succès boude encore.

Avant même que ne lui parviennent les épreuves promises, il envoie à Théo la poésie liminaire; il souhaite en effet que le préfacier puisse dès à présent commencer sa tâche; peut-être aussi espère-t-il obtenir de son aîné quelque conseil ou quelque encouragement.

Des conseils, Hannon ne se fait pas faute d'en adresser à l'apprenti-poète. Même il ne craindra pas — l'amitié ne veut-elle pas qu'on soit sincère ? — de juger sans indulgence ce *Ballon d'essai*, qui doit ouvrir le recueil. Mais qu'il rappelle opportunément à son correspondant le genre de chrysanthème, qu'il signale la mièvrerie de telle image ou la banalité de telle expression, il le morigène avec une brusquerie si plaisante, une verve si primesautière, un accent si drôlement convaincu que la leçon, en dépit des sévérités, demeure franchement amicale.

« Mon cher ami, écrit-il, si jamais tu emploies encore le mot muse, je te traite de plagiaire de Potvin ⁽⁴⁵⁾. Laisse

⁽⁴³⁾ C'est à Jouaust, le libraire des bibliophiles, qu'Eekhoud s'est adressé pour la publication de ses trois volumes de vers.

⁽⁴⁴⁾ Lettre du 28 février 1879.

⁽⁴⁵⁾ Eekhoud, qui cite ce fragment de lettre dans son étude sur Hannon (*Mercury de France*, 15 avril 1920), donne seulement l'initiale du nom, ajoutant entre parenthèse : « Ici, le nom d'un digne fonctionnaire, mais récusable poète qui servit longtemps de tête de turc à la *Jeune Belgique* ». L'identification est à vrai dire trop aisée pour qu'il faille encore user de la même apparente réserve.

donc cette vieille portière de muse dans son armoire. Ce sont les nerfs, la muse. O Boileau ! O Racine ! O Delille ! »

Et, plus loin, ayant rencontré le mot *rose* : « La rose ! déclare-t-il, fleur idiote ! si tu trouvais quelque chose de plus neuf, cela vaudrait mieux » (46).

Eekhoud, dans sa réponse à Hannon, reconnaît la justesse de ces critiques et remercie vivement son ami. « Je te suis excessivement reconnaissant des fautes et des vieilleries que tu as bien voulu me signaler et je travaille, je remanie de fond en comble ma pièce d'entrée (...). Oui, mon ami, tu as raison, il est des mots dont les romantiques ont tellement abusé qu'à la longue ils ne disent plus rien à la pensée. Ce sont comme les touches d'ivoire d'un piano d'Erard. D'abord, frais sorti de la manufacture, le clavier n'est touché que par les doigts du virtuose et de l'artiste. C'est Planté, c'est Rubinstein qui en tirent des sons admirables. Puis viennent les médiocrités prétentieuses qui tapotent les mêmes touches mais sans les faire chanter, puis un jour enfin, le pauvre piano se détraque, tout le monde promène ses doigts sur son ivoire maculé, le do, ré, mi, fa, sol, reste à sa place ; les dièzes sont marqués comme jadis par les touches noires, mais tout cela sonne creux et filé. Ainsi des mots. Bon, voilà que je donne dans les comparaisons maintenant ! » (47).

Il lui soumet les corrections que, sur ses conseils, il a cru bon d'apporter à la pièce incriminée. « Le mot *muse*, au premier vers surtout de mon recueil, aurait pu faire damner mon livre et Dieu sait si je dois veiller à le faire réussir » (47).

Le mot *rose* l'embarrasse davantage. Il a vainement cherché autre chose. « N'aurais-tu pas, toi, le sensuel, le Baudelairien par excellence, un nom de fleur malade, empoisonnée, puant bon, qui puisse remplacer cette banale de rose que tu répudies à juste titre ? » (47).

(46) *Mercury de France*, étude citée.

(47) Lettre du 3 mai 1879.

Et soucieux d'améliorer partout l'expression, il propose de soumettre à son juge le recueil tout entier. Hannon, dans une nouvelle lettre, use de plus de rigueur encore et, sur le même ton de badinage, dénonce d'autres faiblesses dans les strophes du *Ballon d'Essai*. Ami et disciple de Huysmans et de Céard, et lui-même naturaliste convaincu, il veut rallier Eekhoud à la discipline de ces maîtres. C'est en suivant leurs remarques et leurs critiques qu'il a corrigé et remanié les *Rimes de Joie*; les *Pittoresques* profiteront à leur tour de cette expérience péniblement acquise. C'est là du moins ce qu'il souhaite et propose. Et c'est pourquoi il s'évertue à signaler toutes les expressions, tous les vocables où il croit découvrir quelque trace de romantisme.

« Il y a deux chosettes, écrit-il entre autres à son ami, qui me gênent encore dans tes strophes : *horreur dantesque*;... *poussière des géôles*. Cela sent furieusement son romantisme ». Et de même, à propos d'une apostrophe à la *muse vampire*, il déclare : « Voilà qui sent son romantisme à cent lieues ! Il y a des mots que nous poètes de 1879 ne devons plus prononcer : muse, vampire, proie, lyre, âme, etc., etc. » (48).

Cette fois Eekhoud n'allait plus accepter avec la même docilité les remarques de son scrupuleux guide. Sa réplique est, comme on va voir, une profession de foi, pleine de sagesse et de modération; une protestation aussi, très ferme en faveur de l'intégrité et de l'indépendance du talent.

« Permits que je te glisse une observation. Je t'ai donné raison lorsque tu as critiqué l'emploi que je faisais (*sic*) dans mes monstres de quelques termes dont d'horribles pasticheurs ont abusé. Mais il me semble que ce serait tomber d'un extrême dans l'autre en nous astreignant à un choix rigoureux de mots rares et recherchés, qui dépassent parfois le mot juste au lieu de l'atteindre. Zola lui-même verse des pleurs (qu'entre parenthèses, je crois hypocrites),

(48) *Mercur de France*, article cité.

sur la tendance que nous avons à recourir à un vocabulaire par trop raffiné; il prêche plus de simplicité, le grand apôtre. Ne tombons pas d'un extrême dans l'autre; tu sais que les représailles n'ont jamais servi à grand'chose. La réaction que nous provoquons maintenant pourrait en amener une autre. Ayons horreur de la banalité, parfait. Mais ne tombons pas dans l'écueil contraire : la préciosité, la recherche à outrance. Admettons surtout que si une œuvre tout bonnement artiste, ciselée à la perfection, réussit aux uns, elle peut nuire au travail poétique qui se fait dans le tempérament des autres. Il y a dans la modernité quelque chose de plus que le mot sonore, il y a l'idée moderne. Soyons vrais, donnons à chaque chose le coloris dont nous disposons; ne voyons pas pour cela par les yeux des maîtres dont la manière nous est le plus chère. Tu vois que je plaide les circonstances atténuantes pour ma forme. Il te sied à toi de faire ces *Rimes de Joie*, des *sonnets*, d'une nervosité, d'un brio étincelant, du Goncourt en poésie. Je serai le premier à y applaudir ou plutôt mes applaudissements ne sont plus à éclater; ils vont *créscendo*. Mais place-toi dans ma peau comme j'entre dans la tienne. Tu remarqueras que malgré nos sympathies, notre accord sur le même clavier, nos notes sont différentes. Impossible de donner l'octave de ton *ut*, impossible même de chanter à l'unisson ! Laisse-moi donc quelque latitude propre et personnelle. Je te dis que j'accouche de monstres; si j'allais les torturer, les lapider, ils me feraient perdre le peu de puissance que je garde sur eux; je ferais du Fortuny et moins que cela, alors que parfois j'ai la prétention, hélas, de faire du Millet. Maintenant, autre chose est de faire des fautes de français. Là, mon cher, je serai le premier à te crier : merci. Des licences de cette sorte, (*la chrysanthème* entre autres), ne peuvent jamais être admises. Si tu trouves encore des pucerons de cette couleur dans mes plates-bandes, dénonce-les, ma vieille, écrase-les, mais épargne les *roses*, même si quelque lymphatique courtisan des *Muses* les a dépucelées. J'espère que

tu ne me condamneras pas à forcer le peu de talent que je pourrais avoir » (49).

Et voici qui marque mieux encore, semble-t-il, son souci d'indépendance à l'égard des nouvelles théories : « Mon ami, je te le répète, je suis un naturaliste enthousiaste, mais ce n'est pas un motif pour qu'ayant à parler d'une rose, je me serve d'un mot de botanicien au lieu d'employer le mot propre et compréhensible. Je t'avais demandé une fleur équivalente. Si tu peux me la procurer, je jeterai la rose par dessus bord » (49).

Après avoir élucidé les raisons de ce léger désaccord littéraire, le sensible et affectueux Eekhoud croit devoir protester de son amitié et de son admiration pour Hannon : « Voilà bien du papier et bien de l'encre. C'est une discussion renouvelée des Byzantins. Je ne te demande qu'une chose, c'est de me permettre de toujours admirer ton œuvre, mais aussi de me permettre de traiter la modernité avec les forces que je puis avoir; en un mot je désire que tu me comprennes comme moi je te sens et comme je t'aime, sans me demander plus que ce que je puis » (49).

* * *

Les *Pittoresques* sortent de presse quatre mois plus tard (début d'octobre 1879), alors que le poète vient de s'installer à Cappellen (50). Hannon, rentré à Bruxelles, avait reçu les épreuves du livre. Mais Eekhoud, malgré de nombreux rappels (49), n'avait pu obtenir à temps la préface promise et les *Pittoresques* durent paraître sans elle.

Ces lignes élogieuses et amicales devaient néanmoins trouver leur emploi peu après. L'ouvrage avait été diversement accueilli par la critique : tandis que, dans la *Revue de Belgique* (51) Van Bommel louait, presque sans réserve, l'inspi-

(49) Lettre du 16 juin 1879.

(50) Lettre du 9 octobre 1879.

(51) 15 novembre 1879; *Chronique littéraire*.

ration et l'art du poète, Van Keymeulen, dans la *Revue artistique* ⁽⁵²⁾, jugeait assez sévèrement le recueil. Il reprochait notamment à l'auteur d'avoir étudié superficiellement ses héros et, selon que ceux-ci appartenaient à la bourgeoisie ou au peuple, de les avoir enlaidis ou idéalisés à plaisir. Surtout il conseillait vivement à Eekhoud de rompre sans retard avec le réalisme qui, affirmait-il, ne convenait guère à son tempérament : « (Sa muse) est faite pour errer par les champs, les bois et les montagnes, les pieds dans la rosée et le front dans l'air pur; elle n'a pas les poumons d'airain qu'il lui faudrait pour respirer impunément l'atmosphère étouffante des bouges et les émanations malsaines des égouts ».

Le poète ne devait guère goûter ces conseils; il devait encore moins accepter les reproches. « L'auteur de ces pages acrimonieuses, écrivait-il à Hannon, est un de mes amis qui s'obstine à vouloir me remettre sur le droit chemin, c'est-à-dire à me voir planer dans l'azur, baigner dans le cristal, chanter sur la lyre, roucouler en troubadour, etc., etc. » ⁽⁵³⁾.

Et il demandait à l'auteur des *Vingt-quatre Coups de Sonnet* de remanier en hâte sa préface pour que celle-ci pût paraître, dans le périodique anversois, comme une riposte à cette critique ridicule et malveillante.

Ainsi fut fait. Sous le titre : *Considérations naturalistes à propos des Pittoresques de G. Eekhoud* ⁽⁵⁴⁾, l'article parut bientôt, quoique le directeur de la revue, embarrassé, s'y fût un instant opposé ⁽⁵⁵⁾.

C'était, on s'en doute, plus encore qu'une défense du livre, un plaidoyer en faveur de la nouvelle école, de laquelle

⁽⁵²⁾ 22 novembre 1879. *La poésie française en Belgique et les Pittoresques de M. G. Eekhoud*.

⁽⁵³⁾ Lettre du 26 novembre 1879.

⁽⁵⁴⁾ *Revue artistique*, tome II, 1879-1880, p. 252.

⁽⁵⁵⁾ Lettre à Hannon, 31 décembre 1879.

Hannon avait été l'un des premiers en Belgique à lever l'étendard ⁽⁵⁶⁾.

* * *

S'il est vrai que les tendances réalistes d'Eekhoud s'affirment dès lors assez nettement, les *Pittoresques* n'en sont pas moins tout imprégnés encore de cet idéalisme romantique que le poète, par ailleurs, se plaît à railler. Que de pages en effet où sont célébrés, sur le mode le plus ingénument idyllique, la passion à vingt ans, les désespoirs de l'amant solitaire ou les beautés de la nature, cadre éternel des passagères amours.

Hannon n'avait pas manqué de dénoncer ce qui, dans le vocabulaire, les procédés et les images de la poésie d'introduction, relevait encore de l'école de 1830. Et cependant cette même poésie entend être un acte de foi réaliste !

« Mes sens, épris de pittoresque,
Cherchent, brutaux ou raffinés,
Les taudis à l'horreur dantesque
Et les boudoirs capitonnés ».

La recherche de la chose rare, l'étude de l'être d'exception, auxquelles le poète avoue se complaire et ne cessera d'ailleurs de se vouer, n'appartiennent-elles pas, elles aussi, à l'héritage romantique ? Tant il est vrai qu'on ne saurait en fin de compte démêler ce qu'Eekhoud doit à ses premières admirations et ce qui lui appartient en propre.

Tel poème intitulé *Kermesse* évoque la pittoresque animation d'une fête villageoise ; tel autre exalte la rude beauté des travailleurs et des rustres ; tel autre encore, en même

⁽⁵⁶⁾ Outre les critiques qui parurent, peu après la publication des *Pittoresques*, dans la *Gazette* et la *Meuse*, il faut citer les articles suivants : *Journal des gens de Lettres*, 15 nov. 1880. *Bulletin bibliographique*, signé E. V. (Emile Valentin); *Ibidem*, 1^{er} avril 1881, *Les Pittoresques* (par G. Stanislaus); *Art moderne*, 24 avril 1881, *Les Pittoresques*; *Revue de Belgique*, 15 août 1881, *Les Pittoresques* (par Ch. Potvin); *Revue générale*, janvier 1884, *Chronique littéraire*, M. H. Ludolf.

temps qu'il fustige l'égoïsme des riches, plaide la cause du pauvre et de l'opprimé. Les mêmes thèmes, les mêmes héros réapparaîtront dans les livres en prose d'Eekhoud. Au reste, prose ou vers, qu'importe la forme ! Cette vaste épopée paysanne, toute vibrante d'enthousiasme, de pitié ou d'indignation, qui va de *Kees Doorik* au *Terroir incarné*, ne peut-elle, en dépit de son âpre réalisme, passer pour l'œuvre d'un poète ?

III

La mort de sa grand'mère, en août 1879, prive Georges d'une chère et tutélaire présence ⁽⁵⁷⁾. Sa seule parente à cette heure est une grand'tante qui lui témoigne beaucoup d'affection et à laquelle, de son côté, il demeure très attaché ⁽⁵⁸⁾. Grâce à elle, sa peine et son abandon lui paraîtront peut-être moins durs.

À la tête d'une assez belle fortune, il décide de quitter Anvers pour s'installer à Cappellen, un bourg placé au seuil de la plaine campinoise, à quelque dix kilomètres de la métropole.

En vérité Eekhoud ne renie pas son amour pour la ville, dont il célébrait il n'y a guère le pittoresque et l'attrait. Il n'est pas las de parcourir ses vieilles et tortueuses ruelles, le populaire quartier du Steen et de la Halle des Bouchers ; l'amitié qu'il a vouée aux rudes gars du port et aux filles du Rietdijck ne l'a pas déçu. Mais dès l'abord certains aspects de la grande cité commerçante lui ont paru déplaisants. Son luxe criard, son mauvais goût, le béotisme insolent de sa bourgeoisie et, plus encore, la cupidité des

⁽⁵⁷⁾ Sur sa famille, Eekhoud livre de surabondants détails dans son étude intitulée *Souvenirs* (*Belgique artistique et littéraire*, 1^{er} mars et 1^{er} juin 1914). — Voir aussi le conte, *Les Protégés de ma Grand'Mère*, dans *Proses Plastiques*, Renaissance du Livre, 1929.

⁽⁵⁸⁾ Il s'agit de Nancy Gossen, dont le souvenir l'inspirera, vingt ans plus tard, lorsqu'il tracera le portrait de la douairière de Kehlmark, dans son roman *Escal l'igor* (*Belgique artistique et littéraire*, 1^{er} juin 1914, étude citée).

riches, leur dureté de cœur ont fait naître chez ce censeur intransigeant des ferments de révolte et d'indignation.

« Cette bonne nécropole des arts » ⁽⁵⁹⁾, comme il la nomme plaisamment dans une lettre à Hannon, il ne peut s'empêcher de l'aimer et de la maudire tout à la fois. Il y a vécu quelques années de vie intense et laborieuse, lisant, écrivant, discutant, formant d'enthousiastes projets. « Anvers, écrivait-il à son ami, peu avant la mort de son aïeule, Anvers reste la ville ennuyeuse que tu sais, mais il y fait bon vivre pour le travail et se recueillir pour le combat » ⁽⁶⁰⁾. Descartes vantant à Balzac le séjour d'Amsterdam !...

La nouvelle retraite d'Eekhoud ne sera d'ailleurs pas une thébaïde. Chaque jour, et même assez souvent deux fois par jour ⁽⁶¹⁾, ses devoirs professionnels l'appellent à Anvers où le chemin de fer le conduit en peu de temps. Mais à peine a-t-il foulé le pavé bruyant de la grande ville qu'il a hâte de rentrer chez lui, loin du tumulte, loin surtout des intrigues et des vains bavardages, pour se retrouver dans la paix tranquille des champs, parmi les humbles villageois, ses amis. Combien révélatrices, ces lignes que notre Alceste, un jour d'humeur noire, adresse à son confident :

« A Cappellen, je suis mélancolique; mais je jouis du moins d'une mélancolie reposée, assise. A Anvers, c'est l'ennui lancinant causé par des bavardages ineptes de messieurs qu'on a le tort d'appeler ses amis et qui ne valent pas le chien. O les bêtises, les bêtises à digérer. Et la politique ! Et des gens qui vous regardent de travers et qui suspectent votre libéralisme parce que, rédacteur du *Précurseur*, vous ne mangez pas du prêtre à peine vous ouvrez la bouche. Que je préfère alors, mio caro, la bêtise sans prétention, la bêtise barbare, brutale de mes convillageois ! Ceux-là ne parlent du moins pas comme un article

⁽⁵⁹⁾ Lettre du 8 janvier 1879.

⁽⁶⁰⁾ Lettre du 3 mai 1879.

⁽⁶¹⁾ Lettre du 10 décembre 1880.

de fond ou un discours doctrinaire, ou une brochure sur l'enseignement gratuit et obligatoire ! » (62).

Comment, vers sa onzième année, lui fut révélée la Campine, au cours d'une excursion qu'il fit avec son père; comment naquit ce jour-là sa ferveur pour cette terre ingrate, aux larges horizons, aux beautés austères; comment s'éveilla sa sympathie pour les êtres robustes et farouches qui la peuplent, Eekhoud l'a conté plus tard, d'inoubliable façon, dans cet émouvant *Ex-Ido* qui ouvre le recueil de ses premières *Kermesses*.

Dans *Calmpthout*, un poème de son premier livre, l'adolescent, au retour d'une visite faite à des amis, à la campagne, chantait déjà

« ...les bruyères,
La plaine dessinant sa ligne à l'horizon,
Le sable disputant le terrain au gazon,
Et les marais dormant le long des sapinières ! »

Critique d'art, sa sympathie va dès l'abord aux peintres de la Campine, à Nicaise de Keyser, originaire de Santvliet (63), ou à Théodore Verstraete qui, comme lui, a longuement contemplé les dunes de Calmpthout et célébré les clartés fugitives et troubles du crépuscule dans les Polders.

Calmpthout, Santvliet, Putte, Santhoven, Zoersel, Poulderbaage, Varlonijssel, — vocables étranges, aux sonorités tour à tour rudes et caressantes, et qui nomment les bourgs perdus de cette plaine ingrate et sauvage, où l'écrivain, farouchement attaché au terroir, fera vivre et panteler ses pitoyables héros. « Plus que n'importe qui, dira de lui Verhaeren, dans son art il est de son sol, de son pays, bien plus, de son village. Avant d'être flamand, il est Campinois » (64).

* * *

(62) Lettre du 10 décembre 1880.

(63) Voir l'étude qu'il lui consacre, en 1879, dans la *Revue artistique*.

(64) *L'Art moderne*, 18 septembre 1892.

Donc, aux premiers jours d'octobre 1879, Eekhoud prenait possession, à Cappellen, de la propriété qu'il y avait acquise.

« Le grand déménagement est fait, annonçait-il joyeusement à son ami, dès le 9 de ce mois. Je suis devenu rural, campagnard, notable de Cappellen : un paradis (...). A l'avenir, ajoutait-il, écris-moi à cette adresse : G. Eekhoud, chaussée d'Anvers, à Cappellen (Anvers) » ⁽⁶⁵⁾.

La maison portait le numéro 17. Il l'avait baptisée, « un peu prématurément » comme il l'avouera plus tard ⁽⁶⁶⁾, Villa Mon Repos. Mais, en la nommant ainsi, peut-être songeait-il à son père, qui avait déjà donné ce nom à un petit cottage du bourg de S'Gravenwezel, où malade, il avait rêvé de vivre aux côtés de son fils. Projet merveilleux qui avait ravi l'enfant, mais que la mort, brutalement, avait anéanti ⁽⁶⁷⁾.

Mon Repos, en 1879, était une grande construction — alors la plus importante de ce modeste village — qu'entouraient un verger et de vastes prairies ⁽⁶⁸⁾. Un mois après son installation, Georges surveillait encore l'agrandissement et l'aménagement du jardin ⁽⁶⁹⁾. Aujourd'hui le bâtiment est complètement transformé et divisé en deux habitations. Une rue, bordée de maisons neuves, traverse l'ancien domaine ⁽⁷⁰⁾.

Le jeune propriétaire ne se vantait donc pas lorsqu'il prétendait être passé d'emblée au rang des notabilités de l'endroit. Il s'occupe d'ailleurs de remplir en conscience son rôle de châtelain : il mène grand train, assiste aux fêtes du village, préside les ébats des campagnards, les reçoit à sa table et les traite avec libéralité. Lui-même, évoquant

⁽⁶⁵⁾ Lettre du 9 octobre 1879.

⁽⁶⁶⁾ *Mercur de France*, 15 avril 1920; Etude citée.

⁽⁶⁷⁾ Voir le conte des *Kermesses* intitulé *Ex-I'oto*. — Le père d'Eekhoud mourut le 11 juin 1865; l'enfant avait onze ans.

⁽⁶⁸⁾ Renseignement communiqué par l'administration communale de Cappellen.

⁽⁶⁹⁾ Lettre du 26 novembre 1879.

⁽⁷⁰⁾ Communiqué par l'administration communale de Cappellen.

un jour ces années lointaines, se représente « montant à cheval escorté d'une meute de chiens, chevauchant de village en village, pèlerinant ou godaillant avec la jeunesse rurale » (71).

Qu'on n'aille pas exagérer toutefois, comme certains ont eu tendance à le faire (72), l'importance de ces cavalcades et de ces ripailles en la bruyante compagnie des rustres (73). Eekhoud a laissé à Cappellen le souvenir d'un *homme distingué* (een voornaam heer), qui entretenait volontiers des rapports avec les rares bourgeois lettrés de l'endroit : un docteur, un professeur, un agent d'assurance (74).

Sa domesticité n'était ni nombreuse, ni dispendieuse : outre un valet et un jardinier, il avait à son service la cuisinière de sa grand'mère, Cornélie Van Camp, la bonne et active « Cornelietje », dont ses lettres vantent fréquemment les talents de cordon bleu. Campinoise, de sept ans l'aînée de son maître, elle ne cessera de veiller sur ce rêveur impénitent, plus d'une fois désespéré devant les problèmes de l'existence quotidienne. Son inlassable dévouement, sa tendre et discrète sollicitude lui vaudront l'affection de l'écrivain et bientôt ce titre d'épouse que nulle en vérité n'était plus digne de porter qu'elle (75). Eekhoud, en lui dédiant, en 1914, ses *Souvenirs*, écrira ces lignes touchantes, où vibre toute la gratitude de son cœur aimant et sensible : « A ma femme bien-aimée, (...) à mon admirable compagne sans laquelle, en dépit des autres sollicitudes qui me furent témoignées, il ne m'aurait jamais été possible de vivre ma vie jusqu'au bout » (76).

(71) *Les Origines et les étapes d'une carrière*, par G. Eekhoud, dans le *Thyrse*, 15 juin-1^{er} juillet 1903.

(72) Voir, par exemple : *G. Eekhoud anversoïis*, par Charles Chassé, dans le *Mercur de France*, juillet 1927.

(73) Le regretté H. Krains qui fut, plus tard, à Bruxelles, l'un des intimes de G. Eekhoud, nous écrivait à ce propos, il y a quelques années : « Je pense aussi qu'on exagère fortement les *bamb ches* d'Eekhoud à Cappellen. Sa fortune ne devait pas être énorme et il n'a pas dû se livrer à beaucoup de frasques pour se ruiner ».

(74) Communiqué par l'Adm. Comm. de Cappellen.

(75) Le mariage eut lieu à Schaerbeek, le 19 février 1887.

(76) *Belgique artistique et littéraire*, mars 1914. Etude citée.

Sur ses occupations à la campagne, pendant les premiers mois de ce séjour à Cappellen, sur ses relations avec les villageois et le profit qu'en peut tirer son esprit en quête de notations neuves et de traits de mœurs, Eekhoud nous renseigne dans une lettre qu'il adresse alors à son ami.

« On m'a nommé président d'une société de... fanfares. Je nage dans les sérénades au tuba et les verres de bière. Je fume des pipes (pas au figuré) et j'engraisse, me dit-on. Enfin, je suis à point pour faire un roman naturaliste campagnard. Les documents humains ne me manquent pas. Je m'entends admirablement avec tous ces types et les braves gens ne se doutent guère des monstruositéés qu'ils m'inspirent. Cornelietje me fait des scènes parce que je fais trop de naturalisme en action. Je lui réponds que l'art exige des sacrifices et que l'aristocratie littéraire — il n'en faut pas » (77).

Chaque jour l'écrivain coudoie les futurs héros de ses paysanneries : Kees Doorik, le pitoyable valet de ferme; Sussel Waarloos, le fier porte-drapeau de la confrérie de Saint François; Guidon Govaertz, le jeune joueur de bugle, et d'autres, d'autres encore, gars musclés, rustaude naïfs et taciturnes, dont nous sera contée, d'une plume émue, l'humble et rude existence. Ainsi, durant plus d'un an, Eekhoud, tout en jouant au gentilhomme campagnard, accumule la matière des œuvres à venir.

Mais dès la fin de 1880, des jours plus sombres s'annoncent : entre ses mains prodigues, l'hôte de Mon Repos a vu fondre rapidement l'héritage. Et comme ce ne sont pas ses maigres ressources de journaliste qui lui permettront de maintenir son train de maison, il songe avec amertume à l'avenir. Il ne se sent plus capable de supporter avec la même insouciance que naguère les ennuis d'argent. Rien de plus curieux — de plus émouvant aussi — que cette confession inquiète où parlent tour à tour en lui le poète, uniquement préoccupé de sauvegarder son art, et l'homme

(77) Lettre du 31 décembre 1879.

de sens pratique, soucieux — mais combien peu, quoi qu'il en dise ! — de veiller sur son bien.

« Ces ennuis, s'ils ne sont pas encore de nature à m'ôter le goût du pain contribuent à m'entretenir dans un état d'irritation nerveuse tuant chez moi tout besoin de production littéraire. De la poésie, je n'en fais plus par pitié pour les lecteurs. Ce serait la plus jolie collection de jérémiades, quelque chose comme les nuits d'Young de soporifique mémoire, si j'écrivais tout ce qui me passe par la tête.

» Je me caresse de l'espoir que ceci n'est après tout qu'un moment de dèche passagère; qu'une fois ce cap des Tempêtes du Nouvel An doublé, je pourrai reprendre mon train d'écrivain sans-souci, mi-parti bohème, mi-parti propriétaire. Pourquoi le propriétaire ne domine-t-il pas chez moi ! Veux-tu croire que je me cramponne souvent au peu que je possède avec des furies d'Harpagon ? La Sachette défendant Esméralda n'avait pas de griffes plus menaçantes pour les exécuteurs des basses-œuvres que j'en aurais, je crois, contre les créanciers et leur meute d'huissiers et de recors ? Je me dis souvent que le jour où je devrais soit vendre, soit hypothéquer, je préférerais quitter la Belgique et le reste ».

Si quelquefois la rancœur à laquelle il s'abandonne le porte à juger trop sévèrement son pays et son temps, on n'oserait néanmoins prétendre qu'il n'y ait point quelque vérité dans les réflexions découragées que l'un et l'autre lui inspirent.

« Mon Dieu, s'écrie-t-il, qu'il est difficile d'être écrivain en Belgique, même lorsqu'on est journaliste ! Ecoute bien ceci, si je me marie un jour, que j'aie des enfants, si jamais un de ceux-ci s'avisait de vouloir devenir ce que je suis, je l'enverrais plutôt dans un atelier d'artisans, j'en ferais un vidangeur, un agent de police, un maçon, un conducteur de tram. O les imbéciles qui écrivent chez nous ! Puis qu'on ne vienne pas me parler de la France et dire que c'est Paris et sa concurrence qui nous tuent. La vérité est qu'on ne lit pas du tout, à Anvers aussi peu qu'à Bruxelles. Mon

libraire, l'Allemand que tu connais, me disait dernièrement qu'après tout je n'avais pas à me plaindre. On a acheté plus de *Pittoresques* que de *Rois en exil* de Daudet. Maigre consolation ! quand je n'arrive à retirer jusqu'à présent de Jouaust qu'une affaire de 500 francs de tout ce que j'ai produit ».

« Me voilà confessé, dit-il en terminant sa lettre. Peut-être trouveras-tu même un peu longues ces confidences monotones de spleen ! Tu aurais raison. Retournerais-je vraiment au romantisme, ce sans le savoir, et serais-je la continuation vivante des Werther, des Chatterton et des Joseph Delorme ? Que la nature en préserve mes amis » (78).

* * *

Ce qu'Eekhoud redoutait est advenu : pour faire face aux exigences répétées des créanciers, il a été contraint de vendre *Mon Repos* et a dû renoncer à la vie aux champs. Au cours de l'été 1881, il vient se fixer à Bruxelles (79). C'est là que désormais se déroulera sa carrière d'homme de lettres.

Une grande fièvre de combat anime précisément la jeunesse littéraire à laquelle il va se trouver mêlé. L'entreprenant Max Waller groupe à cette heure tous ceux qui, lassés des poncifs de la littérature officielle, ambitionnent de faire triompher en Belgique la cause d'un art jeune et sincère. Il vient trouver Eekhoud dès son arrivée dans la capitale. Les recueils du poète anversoïis, ses feuilletons de critique ont été remarqués. Aussi lui propose-t-on de se joindre aux novateurs et d'apporter sa copie à la revue que ceux-ci vont lancer (80). Offre acceptée d'enthousiasme : le nom d'Eekhoud figure en effet aux sommaires des tout premiers fascicules de la *Jeune Belgique*. Il y publie ses derniers vers.

(78) Lettre du 10 décembre 1880.

(79) Il s'installera bientôt définitivement, et jusqu'à sa mort, au n° 407 de la rue du Progrès, à Schaerbeck, faubourg de Bruxelles.

(80) *Souvenirs*, par G. Eekhoud. Dans le journal *La Comédie*, 4 octobre 1919.

Après le *Semur* ⁽⁸¹⁾ et *l'Homme de l'Eglogue* ⁽⁸²⁾, qui se classent parmi ses meilleurs poèmes, il renoncera définitivement à la rime.

Le conte en prose avait d'ailleurs, dans l'intervalle, tenté sa plume. Dès la fin de 1878, il avait donné à la *Revue artistique* ⁽⁸³⁾ une longue nouvelle, *La Danse macabre du pont de Lucerne*. Brodant sur le thème d'une vieille légende helvétique, il y sacrifiait encore au goût du romanesque et du merveilleux. Bientôt après, il est vrai, la littérature d'imagination ne le tentera plus guère; poète ou prosateur, c'est à l'évocation de la vie réelle qu'il paraît vouloir se consacrer.

Dans le recueil des *Pittoresques*, un poème intitulé *La Guigne* raconte l'histoire d'un amant délaissé que le désespoir pousse à tuer son rival. Dans *Kees Doorik*, le premier roman d'Eekhoud, le drame est le même; seul le décor a changé. Et ce roman — l'écrivain lui-même a pris soin de nous l'apprendre ⁽⁸⁴⁾ — fut commencé sous la forme d'un récit en vers. De la poésie où il s'était d'abord essayé, à la prose où il devait s'illustrer, la transition est, on le voit, insensible.

C'est dans l'observation réaliste des types et des mœurs du terroir que le romancier devait trouver les thèmes de ses principales œuvres; c'est aussi grâce à son amour des humbles que celles-ci s'animeront et tressailliront d'une vie si intense.

Avant même l'apparition de *Kees Doorik*, Waller, dont on n'a que peu loué jusqu'à ce jour la critique perspicace et sûre, écrivait :

« La route de M. Eekhoud est bien nettement tracée, Il doit jeter sa cape espagnole et renoncer à sa dague de Tolède pour adopter l'étude flamande où il a trouvé la perfection, l'étude consciencieuse de nos agrestes taillés

⁽⁸¹⁾ *Jeune Belgique*, 1^{er} décembre 1881.

⁽⁸²⁾ *Ibidem*, 1^{er} mai 1882.

⁽⁸³⁾ Du 21 décembre 1878 au 1^{er} mars 1879. Ce conte parut en volume, avec des illustrations de Roméo Dumoulin, en 1920 (Dechenne, Bruxelles).

⁽⁸⁴⁾ *Le Thyrsse*, article cité.

à la hache dans le sol patrial. C'est là que triomphera son grand talent si profondément humain et si bellement national » ⁽⁸⁵⁾.

Lignes singulièrement prophétiques dont l'écrivain, après ces hésitantes années d'apprentissage, ne devait pas négliger le précieux enseignement.

G. VANWELKENHUYZEN.

Quoiqu'elle soit postérieure aux années que nous venons d'évoquer, la lettre qui va suivre mérite, par son inspiration, de trouver place en fin de cette étude. Écrite par Eekhoud après la publication de *Kees Doorik* (1883) et adressée à son ami, le poète Iwan Gilkin, elle exalte en effet la joie du Campinois, citadin malgré lui, qui se retrouve, durant de trop courtes vacances, dans sa « contrée de dilection », contemple les horizons familiers et respire à pleins poumons l'air du pays natal.

Kees Doorik est dédié à Camille Lemonnier. Dans les quelques lignes qui précèdent le roman, Eekhoud rappelle à l'auteur d'*Un Mâle* une scène rustique à laquelle ils assistèrent tous deux, un soir d'octobre, à la limite du village de H... Il s'agit, sans nul doute, — la présente lettre nous permet de l'affirmer — du village de Hoevenen, situé à trois ou quatre kilomètres de Cappellen. Quant à la Ferme Blanche (Withoef), où se déroule l'action de *Kees Doorik*, on voit ici qu'elle existait réellement — peut-être existe-t-elle encore ? — et que l'accorte fermière, maîtresse du logis, servit de modèle au personnage d'Annemie, l'héroïne du livre.

Cappellen, samedi matin.

Mon exquis Iwan, j'ai savouré ta cordiale et élégante prose dans la sérénité et la détente de nerfs que produit l'âpre atmosphère de l'Entre Polder et Campine. Rien de littéraire ne m'y poursuivra que tes bonnes et fidèles lignes de critique. O délices ! Ne plus lire de journaux, ne plus voir de livres ! Je suis en train de me

⁽⁸⁵⁾ *Jeune Belgique*, 1^{er} septembre 1882. *Nos Poètes* : Georges Eekhoud.

rabrutir à fortes doses. J'assiste à des rentrées de moissons autrement saturées de paysannes mûres et illustrées de pittoresques et libres attitudes que les premières pages de *Kees Doorik*. Dieu qu'il fait bon ici et que je hais Bruxelles !

J'ai poussé ce matin jusqu'au *Grand Meer*, tu sais ces étangs immenses entourés de dunes, de bois de sapins, parsemés d'îlots où nichent les canards sauvages. Je me trouvais très seul et pourtant moins seul que dans notre atroce vie urbaine. Je t'écris de Putte (Cappellen) chez un Monsieur Servais, un ancien ami, qui me retient à déjeuner. Tantôt en rentrant au cœur du village, je mettrai ma lettre à la poste. Elle aura fait trois lieues avec moi. Je crains que mon amphitrion se croie forcé à me parler de littérature au dessert. Je suis capable de lui brûler la politesse et de m'enfuir à toutes jambes pour causer assolement, façons, écobuage et autres barbaries avec mes pitauds et mes dirnes⁽⁸⁶⁾. Ce soir il y a répétition de la fanfare, donc grande beuverie. A toi quelques pintes, mon cher vieux ! L'après-midi, après avoir mis la lettre à la poste, je pousserai jusqu'à Hoevenen où se trouve la *Ferme Blanche* et l'original du portrait que tu sais. Je resterai dans cette région jusqu'à mardi matin, puis je rejoindrai Van Kuyck⁽⁸⁷⁾ à Hoboken, au sud d'Anvers et nous pousserons ensemble jusqu'en Zélande par l'Escaut. Au retour nous descendrons à Lillo⁽⁸⁸⁾ d'où nous battons les villages poldériens. Enfin avant de rentrer à Bruxelles, nous nous enfoncerons, pour jouir du contraste, en pleine bruyère, dans le canton de Santhoven⁽⁸⁹⁾. Je respire et je vis; mon humeur se rassérène à chaque pas. Ma première idée était d'aller à la mer mais j'y ai renoncé : pénurie de quibus et d'élégance. Puis il y avait l'inconvénient des poulpes. Ici rien de tout cela. Pas même le *Kursaal* que ce pauvre Scailquin voulait construire sur les bords du *Groot Meer*, sous prétexte de civilisation. Dieu qu'il a bien fait de mourir !

Merci encore, mon féal, je te livre les phalanges. A plus tard.

Un poldérien en rupture de cité,

Georges EEKHOUD.

⁽⁸⁶⁾ Paysannes.

⁽⁸⁷⁾ Frans Van Kuyck, l'illustrateur des *Kermesses* (Bruxelles, Kisternaeckers, 1884).

⁽⁸⁸⁾ Sur l'Escaut, à quelque dix kilomètres, au nord d'Anvers.

⁽⁸⁹⁾ Dans ses *Témoignages et Souvenirs* (*La Comédie*, 3 janvier 1920), Eekhoud rappelle une autre excursion, faite en 1890, au nord est de Malines, jusqu'à Heyst op-den-Berg, en compagnie d'Eugène Demolder et de Louis Delattre.

Le Musée de la Littérature

(Lecture faite à la séance du 10 novembre 1934,
par M. Gustave VANYPE, Secrétaire perpétuel).

Messieurs,

Je vous ai présenté l'an dernier un inventaire succinct des œuvres d'art et des documents déjà réunis dans le Musée de la Littérature que nous avons été chargés de créer et que nous nous efforçons d'enrichir.

L'Annuaire de 1935 contiendra la liste des accroissements dont nos collections ont bénéficié. Je veux aujourd'hui vous signaler quelques documents acquis depuis octobre 1933 et qui offrent, pour l'histoire de nos lettres de langue française et des personnalités qui les ont servies, un intérêt particulier.

Notre musée ne doit être ni la collection du bibliophile qui réunit des livres précieux pour leur rareté ou pour le luxe de leur présentation, ni la galerie de curiosités pour laquelle on peut espérer la visite du public profane. Il doit offrir à ceux qu'intéressent notre littérature, l'histoire des écrivains et celle de leurs œuvres, une documentation abondante: des livres, des portraits, des manuscrits, des lettres, des épreuves d'imprimerie sur lesquelles on peut suivre le travail de la correction, les modifications apportées à la version de premier jet, — tout ce qui, enfin, nous éclaire sur la pensée du poète, du romancier et sur son labeur.

C'est dans cet esprit que notre compagnie poursuit la tâche qui lui a été dévolue. Elle ne peut l'accomplir que lentement. Les occasions sont rares d'acquérir des docu-

ments : ceux qui les possèdent répugnent à les vendre parce que, dans la plupart des cas, il s'agit de souvenirs personnels, qui leur sont chers. Nous avons, heureusement, recueilli des dons précieux. Je vous ai, l'an dernier, signalé le legs important que nous venions de recevoir : Lucien Malpertuis nous avait laissé par testament la plus grande partie de sa très belle bibliothèque belge. Il s'agissait, à peu près exclusivement, d'ouvrages publiés après 1880, presque tous accompagnés d'autographes, et d'un lot de lettres émanant des auteurs de ces ouvrages.

Depuis, M. Max Hallet qui fut, avec Malpertuis, du groupe de *la Basoche*, nous a offert une vingtaine de volumes imprimés sur beau papier, tous dédiacés, et un manuscrit : celui d'un roman de M. Maurice des Ombiaux : *le Maugré*.

Ainsi, notre bibliothèque, dont un compartiment se rattache au Musée de la Littérature, s'est considérablement enrichie. Nous possédons aujourd'hui la production presque complète des écrivains qui participèrent au mouvement de notre renaissance littéraire.

Pour ce qui concerne la période antérieure à ce mouvement, nous sommes beaucoup moins bien pourvus. Nous avons pu, à diverses reprises, acheter des livres, nous ne découvrons que très rarement un document. Et nos appels sont demeurés à peu près sans écho. Il est probable que ce qu'il subsiste de manuscrits, de lettres des écrivains notoires entre 1830 et 1880, gît parmi des papiers de famille, et que, bien souvent, ceux qui les possèdent les ignorent.

Dans ces conditions, nous ne pourrons que lentement compléter notre musée pour ce qui regarde la première période de l'histoire de notre littérature moderne.

Pour la période suivante, pour celle qu'illustrent les poètes et les romanciers de la *Jeune Belgique*, de la *Wallonie*, du *Coq Rouge*, nos collections offrent déjà à ceux qui étudient l'histoire des Lettres belges, une source abondante de renseignements; à diverses reprises, d'ailleurs, des chercheurs, notamment des étrangers qui préparent des travaux sur tel ou tel de nos écrivains disparus, sont venus puiser

utilement à cette source. On y pourra puiser plus largement encore dans l'avenir, quand il sera permis de communiquer des documents concernant un passé trop récent, et qu'il serait indiscret de publier aujourd'hui.

Mais ce que, dès aujourd'hui, nous pouvons mettre à la disposition de tous est déjà extrêmement intéressant. Une impression intense se dégage de certains documents, surtout des lettres échangées entre confrères, entre compagnons de lutte. En ces lettres, on dit toute sa pensée, on exprime toute sa passion, tout ce qu'on n'a pas dit dans les écrits destinés au public. Et nous éprouvons mieux la douloureuse âpreté de la lutte et aussi l'enthousiaste attachement, quand même, à la tâche entreprise, à la tâche si souvent décevante.

De ce qu'est la tâche, de la ténacité, de la part de sacrifice qu'elle exige, un document que nous avons acquis témoigne. C'est un cahier de Fernand Severin. Il a l'apparence d'un cahier d'étudiant, il compte une soixantaine de pages. Il est accompagné d'une photographie à demi-effacée où apparaît, dans le décor d'une véranda de maison bourgeoise, entre deux compagnons de nous inconnus, Severin âgé d'environ trente ans, le Severin professeur à Virton ou à Louvain, grand garçon d'allure vigoureuse et un peu provinciale.

Quand ce carnet nous est parvenu, nous l'avons acquis tout de suite, parce qu'il contenait des ébauches de poèmes, de curieuses ébauches, pleines de lacunes, d'intervalles blancs attendant les mots. Mais lorsque nous avons pu l'examiner, l'étudier à loisir, nous avons constaté qu'il offrait un intérêt beaucoup plus puissant encore que celui que nous lui avions reconnu dès l'abord. En effet les ébauches sont toutes celles d'un même poème. Cinquante fois, Severin reprend le même thème, avec les mêmes vers l'un après l'autre modifiés. A la première page, le poète s'écrie :

Ah ! donnez-moi des mots cristallins, des mots vierges...

Et tout le long du cahier, la recherche se poursuit, de

ces mots. Severin les essaie, puis les rejette, puis revient à certains de ceux qu'il avait trouvés. La forme se précise :

Donnez-moi, s'il en est dans la langue des hommes,
Des mots légers, des mots tremblants, des mots ailés,
De ces mots que le vent semble avoir modulés...

Et puis il recommence, trace de nouvelles ébauches pleines de lacunes toujours. Et celle de la fin du cahier est incomplète encore. Le poème, — c'est l'«Invocation» de *Un chant dans l'Ombre* — après tant de patient labeur, n'est pas terminé. Le poète n'a point encore maîtrisé à son gré les mots.

Il serait superflu d'insister sur ce que représentent ces feuillets, sur l'émotion qu'on éprouve à les parcourir. On se trouve en présence du labeur tenace, que la conscience de l'artiste, toujours insatisfaite, fait inquiet, douloureux, parce qu'elle veut la perfection, parce que les mots jamais ne lui paraissent dignes d'exprimer le rêve.

Van Lerberghe, l'ami fraternel de Severin, partage ce tourment. Il sait jusqu'à quel point à celui-ci Severin se soumet. Et c'est pour cela, sans doute, qu'il a voué au poète du *Don d'Enfance* l'admiration fervente dont témoignent deux lettres. Ces deux lettres sont écrites pour remercier de l'envoi de livres. Dans la première, datée de 1895, il s'agit évidemment de *Un Chant dans l'Ombre*; dans la deuxième, qui est de 1904, de *la Solitude heureuse*. Particularité inattendue : dans la première, Van Lerberghe tutoie Severin; dans la seconde, il abandonne le tutoiement. Dans l'une et dans l'autre, c'est pourtant la même effusion. La lettre de 1895 dit : « Rien ne m'est plus cher dans ce beau livre que le délicat souvenir que tu y as accordé à l'amitié, si j'ai été un de ceux dont parfois une parole a pu te la rappeler un instant. Je t'en parle timidement ainsi, parce que j'ai conscience d'être malgré moi dans la vie l'être encore un peu barbare, rude et fruste que sont plus ou moins tous les Flamands, et m'imagine que ceux que j'aime comme toi, cher ami, d'une amitié pourtant si profonde, doivent avoir

quelque peine à le comprendre et à me le pardonner ». La seconde est écrite, neuf ans plus tard. Le souvenir de l'intimité du temps de la jeunesse est plus lointain. L'expression de l'amitié a pris un ton plus grave, sans doute parce que l'estime a grandi. Et Van Lerberghe écrit, après avoir expliqué qu'il n'a pu lire la *Solitude heureuse* que dans l'atmosphère peu propice d'une hôtellerie et n'est donc point capable d'en parler comme il convient : « Excusez-moi donc encore pendant quelques jours, et qu'il me suffise, comme à un aussi vieil ami de cœur, de vous dire ma toujours égale et fervente admiration. Le mot est banal, mais vous le savez, il n'y a pas de poésie, dans toute la littérature moderne, que je sente mieux que la vôtre et qui m'émeuve à un tel point. Je doute qu'il puisse y avoir, même parmi ceux qui vous admirent le plus, quelqu'un qui vous lise comme moi. Toute mon âme frémit à vos paroles et toujours je me dis que ce qu'il y a de meilleur en elle me vient de vous. »

Il faut rapprocher ces lettres de Van Lerberghe du cahier de Severin. Celui-ci montre de quel long et sévère travail les poèmes de Severin étaient l'aboutissement. Celle-là dit que ces poèmes longuement et savamment élaborés, gardaient une fraîcheur, un accent de spontanéité capables de toucher profondément la sensibilité du poète de la *Chanson d'Ève*.

* * *

Parmi les lettres d'écrivains dont nos collections se sont enrichies récemment, il en est une qui offre l'intérêt passionnant d'une introspection. Elle est d'Iwan Gilkin. Elle nous a été donnée par M. Lucien Solvay. Elle est datée du 25 mai 1910. Le Théâtre du Parc venait de jouer, au cours d'un cycle de représentations de pièces d'auteurs belges, *Etudiants russes*. L'œuvre, les intentions de l'auteur avaient été très discutées. Lucien Solvay avait consacré au drame une analyse. Et, en le remerciant, Gilkin s'expliquait. Il écrivait :

« Mon cher Solvay, voici que je vous dois de nouveaux remerciements, et je vous les adresse de tout cœur. Tout ce que vous écrivez à mon sujet, mon cher ami, je le sens imprégné d'une telle sympathie que j'en suis toujours profondément touché. Aussi ne voudrais-je pas qu'à propos de mes *Etudiants russes*, vous me preniez pour un partisan de l'autocratie et de la bureaucratie de ce pays, qui m'ont toujours fait horreur dans leurs procédés et dans leurs tendances. Je ne suis pas le réactionnaire que l'on pourrait croire. Malheureusement, je ne crois pas aux révolutions; j'ai trop regardé leur envers. Je me suis trouvé tout mélancolique à la lecture de votre article, parce qu'il est plein de vues justes, et qu'il m'a fait réfléchir sur les contradictions profondes et nombreuses dont mon esprit est pétri, et qui le remplissent depuis longtemps de pessimisme, alors que d'autres fois je me sens emporté, par un grand élan, vers la vie. Cela se reflète dans mes écrits : j'ai écrit *la Nuit*, pleine de poèmes désespérés, et *Prométhée* qui est un chant de révolte et d'espérance dans un avenir d'apaisement. Mon temps aussi est plein de contradictions; — et, chose peu encourageante, l'histoire m'apprend qu'il en est ainsi chaque fois qu'une civilisation parvenue à son apogée commence à incliner vers la décadence...

» Heureux les poètes qui ont peu lu, peu étudié, qui gardent toute la fraîcheur de leur cœur, le jaillissement spontané de leur sentiment ! Il y a en moi depuis ma jeunesse deux âmes qui se combattent. J'étais né pour la joie, les fêtes et le rire, mais la pensée, son triste don d'observation et quelques vagues aptitudes scientifiques ont tout gâté. Je vois trop l'envers des choses, je sais trop où mènent les plus belles chimères : voilà pourquoi j'ai parfois l'air d'un réactionnaire renfrogné. Nul ne sait mieux que moi qu'un beau mensonge, c'est-à-dire un bel idéal, est nécessaire à la vie; mais voilà que je m'indigne parfois que ce soit un mensonge... et je cours au mensonge d'en face... Après quoi, je les envoie tous deux au diable et me sens l'envie de chanter le vin et les femmes, comme cela m'est arrivé dans mon *Cerisier fleuri*.

» Voilà une confession en règle. Jetez-la au feu. Buvez un bon verre de Volnay et souhaitez-moi d'en faire autant sans vexer trop la goutte qui tracasse mes articulations. Je vous serre bien cordialement la main. »

C'est bien une confession que formule Gilkin. Et cette confession est tout à fait sincère. Il a procédé à une investigation. Il s'est interrogé avec une sagacité singulière, cherchant l'explication de contradictions observées par lui-même avant qu'elles ne l'eussent été par la critique. Cette lettre explique d'autres lettres, dont je vous ai parlé l'an dernier : celles adressées à Giraud, et les surprenantes modifications dans l'état d'esprit de Gilkin, dans les prédilections proclamées, selon que les missives sont écrites en Italie ou en Allemagne, modifications qui conduisent de l'enthousiasme pour ce qui est germanique au culte de ce qui est latin. Et l'on comprend ce qui a si souvent déconcerté ceux qui connurent le poète : ses propos, nourris de savoir, reflétaient toutes les acquisitions de son inlassable curiosité, de son aptitude à découvrir en tout la part de la vérité, et, pour cela, il répugnait à choisir parmi les idées, à en adopter et à en rejeter. On se rappelle enfin que, mêlé avec passion à de violentes querelles littéraires, fréquemment il lui arriva d'admirer comme elles le méritaient, des œuvres inspirées des tendances qu'il avait âprement combattues.

* * *

Le Fonds Malpertuis contient quelques lettres d'Eugène Demolder. Elles sont toutes adressées à Gérard Harry. L'une d'elles nous apprend qu'il fut question d'une adaptation, pour la scène lyrique, des *Patins de la Reine de Hollande* et que Puccini, séduit par l'atmosphère du roman, offrait d'écrire la partition musicale.

Ces lettres, de 1903, 1904, 1905 et 1906, sont des billets, presque tous écrits sur le ton à la fois combatif et plaisant. Il y est question du refus opposé par certains de nos écrivains à l'invitation qui leur avait été adressée de collaborer à un grand ouvrage destiné à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance belge. C'est Demolder qui, le premier, a refusé, pour protester contre le peu d'attention accordé en Belgique à la littérature, aussi contre des parti-pris qu'il reproche à l'éditeur de l'ouvrage. Cet éditeur intende

un procès à Demolder, qui s'en réjouit, heureux de combattre, heureux de pouvoir rire aux dépens des pharisiens. Et les lettres le montrent occupé à donner plus d'ampleur à la protestation, à y associer des confrères, mais à la maintenir, d'autre part, dans les limites de la raison. C'est ainsi qu'il demande à un de ses plus illustres amis de modifier les termes, qu'il juge excessifs et imprudents, de sa lettre de refus. Demolder, on s'en souvient, a été homme de loi.

Cette série de billets si pleins de vie ardente, et de bonne humeur, et de sain besoin d'action, en lesquels l'écrivain se montre si animé de la volonté de servir — il s'occupe tantôt d'un congrès qui va tenir ses assises à Liège, pour la défense « énergique et continue » de la langue française, tantôt du théâtre des marionnettes bruxelloises de Toone, qu'il faut soutenir — cette série se clôt sur un lamentable cri de détresse.

Après une lettre où Demolder, revenant d'Espagne, dit son enthousiasme et annonce le beau livre qu'il écrit — le dernier — en vient une datée d'Essonne : « Je suis, non pas oublié, mais dans la dure nécessité, pendant deux ans, de me faire oublier » Et puis, un peu plus tard, ces mots tracés d'une main mal assurée : « J'espère pouvoir reprendre bientôt ma vie habituelle. Écrire, écrire ! »

Hélas ! Demolder n'a plus écrit.

* * *

Écrire. Raison de vivre. Une lettre d'Eekhoud, une lettre de 1895, brûlante de révolte, secouée d'anathèmes, dit, finalement, la même chose. Eekhoud s'adresse à Francis Nautet, qui est très malade et qui mourra quelques mois plus tard. 1895. C'est l'heure des grandes querelles dans notre monde littéraire. La communion des débuts est rompue. Les amitiés sont détruites. Eekhoud souffre. Il le dit avec véhémence, en sa lettre écrite sur du papier à l'en-tête du *Coq Rouge*.

« Mon cher Francis, excuse-moi de ne pas t'avoir envoyé plus tôt le mot pour Dupuis, directeur d'Hoogstraeten; mais, mon cher vieux, j'ai été absorbé et surtout tourmenté par un tas de choses qu'il serait trop long de te raconter. Puis, ce n'est pas le moment, toi-même ayant des souffrances et des soucis... Il ne se passe absolument rien d'intéressant ici autour de nous. Les vrais drames se passent dans nos cœurs. Quelles scènes, quels acteurs, hélas ! Aussi longtemps que la vie au dehors nous sourit et nous accorde quelques compensations, à nos peines intimes, par exemple, aussi longtemps que l'art nous occupe et nous détache de nous-mêmes, aussi longtemps qu'on travaille avec confiance et bonheur, la tragédie de notre destinée est supportable et nous la subissons stoïquement, dignes, sans broncher, le sourire aux lèvres. Mais depuis quelque temps, c'est trop de déceptions à la fois. C'est trop de vilenies et d'infamies dans notre entourage, c'est trop de méconnaissance. Je t'avouerai que par moments je souhaiterais d'en finir; je ne vois plus rien en rose. Aucun mirage ne m'exhorte plus à la patience et à la résignation. Conclusion : le pays est affreux et nos contemporains sont des lâches, des fourbes et des traîtres. Que de faillites, que de banqueroutes des affections ! Pardonne-moi ces jérémiades, mon très cher, mais je ne puis me contenir et surtout t'écrire des choses auxquelles je ne songerais pas. J'ai le moral profondément attaqué et je crains fort qu'il ne se remette plus. Trop de circonstances ont concouru à ma ruine. Rien ne me réussit. — Je suis heureux d'apprendre que tu te portes mieux. Seulement, il faudra que tu suives un régime implacable. Surtout t'abstenir de fumer. La seule chose qui nous fera du bien à tous deux, c'est le travail, c'est l'illusion, le rêve écrit. Je te conseille beaucoup de te remettre à écrire et quand tu seras à Bruxelles de voir le moins possible les camarades de café et de brasserie. Pour ma part, je deviens de plus en plus ours; c'est une façon de se préparer à la retraite définitive ! — J'ai passé une charmante journée, il y a une huitaine de jours, à Achterbosch, chez Jakob Smits. Il n'est pas riche, il est même souvent dans la gêne, mais que je voudrais être à sa place, vivre de quelques centaines de francs dans ce vrai village, dans une chaumière de paysans, loin de nos affreux philistins et de nos esthètes plus abominables encore... »

Demolder protestait avec bonne humeur contre l'indifférence dont souffrait chez nous la littérature. Eekhoud,

fougueusement, disait à Nautet son écœurement. Mais nous le savons, l'un et l'autre, d'autre part, éprouvaient de la défiance à l'égard de toute protection qui eût pu entraîner une atteinte à l'indépendance de l'écrivain.

Il est extrêmement curieux de retrouver la même inquiétude chez une personnalité tout à fait étrangère au monde littéraire. Or, elle nous est révélée, de façon inattendue dans une lettre de feu le roi Albert.

Ce document nous a été offert par M. Charles Lefebure. C'est à lui que la lettre fut adressée du Cap Martin, le 6 mars 1908. M. Lefebure, compagnon du Prince Albert dans ses ascensions, avait avec le futur Souverain des conversations touchant aux sujets les plus divers. Parmi ces sujets, il y avait l'éducation physique dont le colonel Lefebure s'occupait particulièrement. Et sans doute avait-il été question d'éducation physique le jour où fut abordée la question de la création, réclamée par certains, d'une académie des lettres françaises.

Et le Prince, peu après l'entretien, écrivait :

« Je viens vous remercier bien sincèrement de votre lettre et de l'exposé si intéressant que vous y faites de la question dont nous nous étions dernièrement entretenus.

» A mon avis, le défaut principal de toute académie, c'est de créer un cénacle dont les membres n'aiment guère le progrès et méprisent systématiquement les nouveaux venus qui ne font pas amende honorable à leur infaillibilité. Les académiciens ont ainsi la tendance à décréter un art officiel.

» Mais d'un autre côté, il faut chez nous, comme vous le dites très bien, avant tout attirer l'attention sur les lettres et les littérateurs, et ce rôle-là, une académie pourrait le remplir dans une certaine mesure, surtout organisée comme vous le proposez; ce dernier point me semble capital.

» Il est une autre question sur laquelle je vous serais fort reconnaissant d'éventuellement enquêter : c'est celle des concours et des prix; on ne doit en effet pas encourager seulement les sports athlétiques, mais aussi les travaux de la pensée qui en sont le complément.

» En ce qui concerne la littérature, l'obtention de ces prix

est généralement assez mal réglée, et ainsi différentes fondations de prix n'ont pas rendu les services espérés. Il y a une quarantaine d'années, un membre de ma famille a institué un prix dont les résultats, m'a-t-il dit, ne l'ont pas satisfait. Y a-t-il une forme préconisée par les hommes de lettres compétents ?

» J'espère que je n'abuse pas de votre obligeance et je m'en voudrais d'être pour vous la cause d'un surcroît injustifié d'occupations, mais dans la présente question, le milieu que vous fréquentez (et que je connais trop peu) et le sens si précis des réalités que vous avez vous-même sont des éléments d'appréciation sans pareils.

» Au revoir. Et merci, cher Monsieur Lefebure. Je vous serre la main.

Votre affectionné,

ALBERT DE BELGIQUE.

Le Roi, douze ans plus tard, sur la proposition de Jules Destrée, son ministre d'alors, créa l'Académie, pour attirer l'attention sur les lettres et les littérateurs. Vous êtes certainement heureux de savoir qu'il nourrissait à l'égard d'un art officiel, la juste, la salutaire défiance que vous éprouvez vous-mêmes.

Je constate, Messieurs, que tout, dans les collections que nous formons pour notre musée, dit la volonté farouche de prévenir le danger que cette crainte entrevoit. Dans la plupart des documents que nous avons jusqu'à présent réunis, s'exprime cette volonté, ombrageuse au point d'inspirer d'avance la rébellion. Les documents que le temps présent lèguera à l'avenir auront, on ne peut en douter, les mêmes accents.

Arnold Goffin

Aux funérailles d'Arnold Goffin, le 12 juin, le directeur de l'Académie, M. Alphonse Bayot, a prononcé ce discours :

Arnold Goffin est venu pour la dernière fois à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises le samedi 12 mai. C'était au lendemain de l'accident qui nous enlevait Hubert Krains. Nous nous retrouvions là atterrés, avides de détails sur l'horrible fin de notre confrère, prêts à lever la séance en signe de deuil. A l'annonce de la fatale nouvelle, poussé, aurait-on dit, par ce besoin du coude à coude qui rassemble les frères d'armes lorsque passe l'ombre meurtrière, Goffin avait fait un suprême effort. Depuis de nombreux mois, sa santé le tenait éloigné de nos réunions. Silencieusement, il était venu s'asseoir à sa place habituelle. Je vois encore sa figure douloureuse : l'émotion barrait étrangement ce masque façonné de longue date à la souffrance.

Quelqu'un, cependant, aurait-il prévu qu'un mois plus tard, jour pour jour, l'Académie aurait à rendre à Goffin lui-même son hommage confraternel et que nous nous retrouverions ici pour déplorer la perte que font, en sa personne, les Lettres belges ?

Goffin était un des vétérans de nos Lettres nationales. Il avait débuté comme romancier et comme conteur, aux temps héroïques où la littérature venait de trouver, chez nous, sa voie triomphale. Ses premières œuvres — le *Journal d'André*, *Delzire Moris*,... — le montrent en proie à je ne sais quelle inquiétude qui l'incline vers les psychologies tourmentées. Relent, sans doute, de ce pessimisme inhérent à un livre déjà ancien, puisque les *Fleurs du mal* sont de 1857, mais auquel le prestige souverain de l'art réservait une influence prépondérante sur la génération de 1880.

De ce malaise moral, Goffin devait s'évader peu à peu par la passion des arts plastiques. Répondant à l'appel d'une vocation si fréquente chez nos meilleurs écrivains, il se fit critique d'art. A-t-on suffisamment remarqué cette conjonction de l'art d'écrire avec l'exégèse picturale,

qui est, sinon l'apanage, du moins une des particularités caractéristiques de la littérature belge ? Par ses études sur *Thierry Bouts, L'art religieux en Belgique, Pinturicchio, La peinture italienne*, et jusqu'à ce journal d'un voyageur artiste qu'il a intitulé *Poussières du chemin*, Arnold Goffin s'inscrit dans la phalange glorieuse où ont pris place, tour à tour, les plus beaux noms de notre histoire littéraire.

Toutefois, l'événement intellectuel qui révélera complètement Goffin à lui-même, c'est celui qui, sous le ciel de l'Ombrie, attend le pèlerin de l'art italien. Parmi l'exquise et harmonieuse nature de ce pays, à travers ses monuments et ses souvenirs artistiques, il retrouve la douce et charmante figure de saint François d'Assise, et la fraîcheur de sa doctrine, et la candeur de ses premiers disciples.

Toute âme noble se sent hantée par la nostalgie d'une vie meilleure que celle qu'il lui est échu de vivre. Au fond de l'homme chez qui des appétits immédiats n'ont point étouffé la voix intérieure, flottent des aspirations imprécises vers un horizon plus large, plus pur et plus lumineux. Ce besoin indéfini de régénération s'accroît aux époques troubles, dans les sociétés rongées par un sourd malaise. Il y a là comme une fermentation affective, se nimbant, dans l'intimité des cœurs, d'une poésie latente, que beaucoup n'arriveront jamais à exprimer. Mais qu'un homme se présente, qui donne corps à ces aspirations, aussitôt, nous reconnaissons — avec quelle émotion et quelle joie ! — la poésie que nous portons en nous. Et, à sa suite, il nous entraîne dans les régions radieuses où le rêve rejoint la réalité.

S. François a été cet homme-là pour l'Italie du XIII^e siècle. Il l'a été, à notre époque, pour Arnold Goffin, Paul Sabatier, Jörgensen, et tant d'autres. À Goffin, il a découvert le canton propre qui lui était réservé dans le vaste domaine de notre activité littéraire. Désormais, Goffin se fera l'interprète de la pensée du petit pauvre d'Assise; il vouera sa plume habile à l'exaltation de la doctrine et de la légende franciscaines. Comme cet autre poète italien, touché lui aussi par la grâce lénifiante de l'Ombrie, il pourrait s'écrier :

Je ne sais ce qui se passe, mais je sens qu'aujourd'hui toutes mes pensées ont la splendeur du saphir; je sens par toutes mes veines courir le souffle qui de la terre au ciel monte et descend.

Tout aspect nouveau, avec la secousse d'une émotion ancienne, se présente à mon cœur; et ma langue, se mouvant d'elle-même, dit à la terre et au ciel : Amour, Amour...

Disciple du poverello, Goffin était digne de ce titre par son désintéressement, sa bonté foncière, sa ferveur intime, et aussi la résignation avec laquelle il a supporté la douleur physique. De santé délicate, il a, durant toute sa vie, ajouté, avec une énergie rare, le dur labeur de l'écrivain à ses devoirs de fonctionnaire, car, de même que Krains, il a fait une brillante carrière dans l'Administration des Postes et Télégraphes

A l'Académie, la simplicité de ses manières, sa tendance à l'effacement, le cas que l'on faisait de son talent d'écrivain, la conscience que l'on avait de le voir absorbé dans son rêve intérieur, lui avaient valu une sympathie toute spéciale, nuancée de familiarité et de déférence. C'était, dans toute la force du terme, un bon confrère. On a le cœur déchiré à la pensée que tant de qualités et de vertu ne seront plus désormais qu'un souvenir. Mais, du moins, sera-ce un souvenir riche d'enseignements pour ceux qui ont charge de recueillir le flambeau.

Mon cher Goffin, j'imagine que, sentant votre fin proche, cette strophe du *Cantique des Créatures*, que vous avez traduit avec tant de piété, vous aura repassé par l'esprit :

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper; malheur à ceux-là qui mourront la conscience lourde de fautes; bienheureux celui qui se trouvera dans la voie de tes très saintes volontés, car la mort éternelle n'aura pas de prise sur lui.

A ce chant de délivrance, les témoins de votre vie, les admirateurs de votre œuvre, ceux que vous avez nourris et réconfortés de votre verbe, répondront par cette autre invocation de l'hymne franciscain :

Loué sois-tu, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent par amour de toi, et qui supportent les infirmités et les tribulations; bienheureux ceux qui les supporteront en esprit de paix, car par toi, ô Très-Haut, ils seront couronnés.

Alphonse BAYOT.

CHRONIQUE

DÉCÈS

Le 10 juin est mort, à Bruxelles, M. Arnold Goffin, membre de l'Académie.

En juin, M. Brand Whitlock, membre étranger, est décédé, à Cannes.

ÉLECTIONS

En sa séance du 8 décembre, l'Académie a élu, pour remplacer MM. Emile Van Arenbergh et Hubert Krains, membres belges au titre littéraire : MM. Franz Ansel et Charles Bernard; pour remplacer M. Albert Counson, membre belge au titre philologique : M. Lucien-Paul Thomas.

CONDOLÉANCES

L'Académie a adressé, le 20 octobre, à l'Académie Française, ses condoléances à l'occasion de la mort tragique de M. Louis Barthou.

PRIX

En sa séance du 14 juillet, l'Académie, ratifiant la décision du jury composé de MM. Valère Gille, Georges Marlow et Georges Rency, a décerné le prix Emile Polak à M. Paul Vander Borght, pour son livre *Plaine. Poèmes du Nord*; elle a adopté également la proposition du jury, composé de MM. Henri Davignon, Georges Rency et Georges Virrès, et décerné le prix Auguste Michot à M. Charles d'Ydewalle, pour son ouvrage : *Enfances en Flandre*

CONCOURS

Sur la proposition du jury, composé de MM. Gustave Charlier, Valère Gille et Albert Mockel, l'Académie, qui avait demandé une étude publiée à l'étranger et consacrée à un écrivain ou à un groupe d'écrivains belges, a partagé le prix entre MM. Léon Bocquet, auteur de l'ouvrage intitulé *La Littérature française en Belgique* et publié à Paris, et M. Benj. M. Woodbridge, auteur de nombreuses études publiées aux Etats-Unis.

Le prix destiné à un mémoire sur le rôle d'Edmond Picard dans le réveil littéraire belge a été, sur la proposition du jury — MM. Carton de Wiart, Hubert Stiernet et Georges Rency, — décerné à M. François Vermeulen.

HOMMAGES

A la séance du 13 octobre, M. Alphonse Bayot a rendu hommage, en ces termes, à M. Jules Destrée :

« A la veille des vacances, le monde judiciaire a célébré avec éclat les cinquante ans de barreau de M. Jules Destrée.

» Ces cinquante années, vécues au service du Droit, ont été rehaussées d'une activité littéraire qui ne s'est pas ralentie un instant. Le jubilé de l'avocat, c'est aussi le jubilé de l'écrivain et de l'artiste.

» L'Académie se doit d'y songer. Elle y est tenue par un sentiment naturel de reconnaissance envers son fondateur et plus encore, sans doute, parce qu'elle apprécie la part qui revient à l'œuvre de M. Destrée dans le patrimoine de nos gloires littéraires.

» Vous me permettez donc, Monsieur et illustre confrère, de vous offrir, au nom de cette compagnie qui vous doit l'existence, l'hommage de nos félicitations.

» Orateur ou écrivain, vous n'avez cessé de parer votre verbe du prestige de la beauté. Sans rien ignorer de ce qui, à l'étranger, porte le cachet de l'art, vous avez chanté notre sol, nos villes, nos peintres, toutes nos énergies créatrices. Vous avez été en communion avec notre passé. Du présent, vous avez exalté les splendeurs et dénoncé les misères. Vous avez élevé nos âmes à un idéal de générosité, de sympathie et d'enthousiasme.

» Conscients de la dette que l'intelligence belge a contractée envers vous, nous voudrions qu'à défaut de célébrer comme il conviendrait votre magnifique et multiple effort, ces simples paroles vous disent, du moins, notre admiration, notre vivante gratitude, et que vous y trouviez l'expression des vœux que nous adressons au maître de la tribune, à l'auteur de tant de nobles pages, au critique d'art raffiné, au protecteur éclairé et vigilant de nos lettres françaises. »

LE PRIX ALBERT COUNSON

MM. Emile et Léon Counson ont confié à l'Académie une somme de 50.000 francs. Cette somme constituera le capital d'une fondation,

MM. Emile et Léon Counson ont ainsi défini le but de la Fondation.

» Les intérêts de cette somme seront consacrés à un Prix qui portera le nom de notre frère défunt et qui sera attribué tous les cinq ans à l'auteur belge d'un ouvrage en langue française ayant trait à la philologie romane, ce terme étant entendu dans le sens le plus large; ce Prix pourra être décerné à un auteur étranger, mais seulement pour un ouvrage intéressant spécialement la Belgique; il ne pourra être partagé. Dans le cas où, pour une des périodes quinquennales, il n'aurait pu être attribué, l'Académie décidera si, pour la période suivante, le montant doit être doublé, ou s'il convient d'augmenter le capital du montant du prix non attribué.

» Les ouvrages publiés au cours des cinq dernières années et les ouvrages inédits seront admis au concours. Pour un ouvrage inédit, le montant du Prix ne sera versé au lauréat que sur présentation d'un exemplaire du travail publié. Enfin, le Prix ne pourra être décerné à un ouvrage qui aurait déjà bénéficié d'une récompense importante. »

LES THÉÂTRES DE COMÉDIE

En sa séance du 10 octobre, l'Académie, s'appuyant sur les vœux qu'elle a émis à deux reprises, a décidé de demander au Ministre de l'Instruction publique d'accorder à des théâtres de comédie le traitement dont jouissent les scènes lyriques auxquelles des subventions, prélevées sur le produit de la taxe sur les appareils de T. S. F., ont été attribuées.

OUVRAGES REÇUS

- Henri DAVIGNON. — *Bérinzenne*. Roman. Paris, Plon.
- Henry CARTON DE WIART. — *Les vertus bourgeoises*. Nouvelle édition. Rex.
- Pol STIÉVENART. — *Le Voyage à Bagdad*. Bruxelles, Office de Publicité.
- Fernand VERCAUTEREN. — *Etude sur les Civitates de la Belgique seconde*. Acad. royale de Belgique, Mémoires.
- Le Thyrsse en 1934*. — Recueil anthologique. Bruxelles, *Le Thyrsse*.
- Maurice DELACRE. — *Le Dessin dans l'Œuvre de Van Dyck*. Acad. royale de Belgique, Mémoires.
- Mathieu TRESCH. — *Hubert Krains, peintre des maurs rustiques*. Editions Luxembourgeoises, Luxembourg.
- Simone BERGMANS. — *Denis Calvaert, peintre anversois, fondateur de l'école bolonaise*. Acad. royale de Belgique, Mémoires.
- Georges MARLIER. — *Anthony Mor van Dathorst (Antonio Moro)*. Acad. royale de Belgique, Mémoires.
- Joseph DUVERGER. — *Conrad Meyt*. Acad. royale de Belgique, Mémoires.
- Paul SAINTENOY. — *Les Arts et les Artistes à la Cour de Bruxelles* (idem).
- J. HAUST. — *La Philologie wallonne en 1933*. Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie.
- J. HAUST. — *Enquête sur les patois de la Belgique romane* (idem).
- Edouard REMOUCHAMPS. — *Tâti l' Periquî*. Introduction, commentaire et glossaire par Jean HAUST. Collection « Nos Dialectes », n° 2. Institut de Dialectologie wallonne, Liège.
- Le Mayeur ruiné par sa charge ou Simon le Scrinî*. Comédie wallonne inédite, en 4 actes et en vers. Dialecte de Verviers. 1760. Publiée avec introduction, commentaire et glossaire, par Jean HAUST. Collection « Nos Dialectes », n° 3.
- Paul CHAMPAGNE. — *Hainaut, mon beau pays !* Editions Rex.

TABLE DES MATIÈRES

Communications

Jules Feller. — <i>Jérôme et Saturnin à la recherche du Vrai et de la Certitude</i>	2
Gustave Van Welkenhuyzen. — <i>Les débuts littéraires de Georges Eekhoud</i>	111
Gustave Vanzype. — <i>Le Musée de la Littérature</i>	144

Discours

Le Roi Albert. Discours de M. Alphonse Bayot, directeur...	99
Emile Van Arenbergh. Idem.	101
Hubert Krains. Idem.	104
Arnold Goffin. Idem.	155

Décès

Emile Van Arenbergh.....	107
Arnold Goffin.	158
Brand Whitlock.	158

Elections

MM. Frans Ansel, Charles Bernard et Lucien-Paul Thomas...	158
Election du Bureau	97
Election de deux membres de la Commission administrative ..	97

Prix

Prix Beernaert	98
Prix Bouvier-Parvillez	108
Prix Eugène Schmits	108
Prix Emile Polak	158
Prix Auguste Michot.....	158
Prix Albert Counson	160

Concours

Concours de 1936	97
Résultats des concours de 1934	159

Hommages

Condoléances	107
Le bi-centenaire du Prince de Ligne	107
A Jules Destrée. Allocution de M. Alphonse Bayot, directeur.	159

Vœux

Les Théâtres de comédie	160
-------------------------------	-----

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.
JULES DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise)
France.
JULES FELLER, rue Bidaut, 10, Verviers.
GEORGES GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa « les Abeilles », les Baumettes, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 58, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S.-et-O.).
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseaie-La Hulpe.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhousse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRES, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
BENJAMIN VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*, Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
Littérature et Philologie, par Jules FELLER.
La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.
Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Le Français à Gand, par Albert COUNSON.
Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.
Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.
Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.
La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.
Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.
De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.
L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.
Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.
Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Réédition

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par Gustave Charlier.